

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933-1934. — N° 142

CURES
DE
QUELQUES VISITEURS DE MARQUE
A BAGNÈRES-DE-BIGORRE
AU XVII^e SIÈCLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 18 Juillet 1934

PAR

Pierre-Jean-Marie-Sylvain NABOULET

Né à LIBOURNE (Gironde), le 13 octobre 1907.

Examineurs de la Thèse	}	MM. CREYX, professeur.....	Président.
		LEURET, professeur.....	} Juges.
		PIÉCHAUD, agrégé.....	
		FONTAN, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ
Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR
6, Place Saint-Christoly

1934

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933-1934. — N° 142

CURES
DE
QUELQUES VISITEURS DE MARQUE
A BAGNÈRES-DE-BIGORRE
AU XVII^e SIÈCLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 18 Juillet 1934

PAR

Pierre-Jean-Marie-Sylvain NABOULET

Né à LIBOURNE (Gironde), le 13 octobre 1907.

Examineurs de la Thèse	}	MM. CREYX, professeur.....	Président.
		LEURET, professeur	} Juges.
		PIÉCHAUD, agrégé.....	
		FONTAN, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ
Y. CADORET, DELMAS, SUCESSEUR
6, Place Saint-Christoly

1934

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYEN : M. MAURIAC.

DOYEN HONORAIRE : M. SIGALAS.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELIER, BEILLE, CASSAËT

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale.....	AUBERTIN.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMEN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	GOLSE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	CREYX.
Pharmacie.....	DOUPOUY.	Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.

MM. MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). LACOSTE (Histologie).

PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales). PAPIN (Chirurgie générale).

R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles). JEANNENEY (Chirurgie générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	CHARRIER.
id.....	DUFOUR.	id.....	LOUBAT.
Physiologie.....	FABRE.	Obstétrique.....	RIVIÈRE.
Médecine générale.....	DAMADE.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	PIÉCHAUD.	Physique médicale.....	WANGERMEZ.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DE GHAILLY.	Oto-rhino-laryngologie.....	DESPONS.
id.....	FONTAN.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.

COURS COMPLÉMENTAIRES

	MM.		MM.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Physiologie.....	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac..	M. VITTE.
Pathologie médicale.....	DELMAS-MARSALET.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Accouchements.....	RIVIÈRE.		
Ophtalmologie.....			MM. CABANNES (en congé).
Ortopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.			N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....			GOURDON.
id.....	Clinique dentaire.....		DELGUEL.

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner approbation ni improbation.



A MES PARENTS

A MES AMIS

A MONSIEUR LE SÉNATEUR NOGUES

Maire de Bagnères-de-Bigorre.

A MONSIEUR G. BALENCIE

Archiviste paléographe des Hautes-Pyrénées.

A MONSIEUR LE DOCTEUR MOTHES

A MES JUGES

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CREYX

*Professeur d'Hydrologie thérapeutique et Climatologie,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

CURES

DE

QUELQUES VISITEURS DE MARQUE

A BAGNÈRES-DE-BIGORRE

AU XVII^e SIÈCLE

INTRODUCTION

Si les vertus des eaux minérales étaient en raison de l'antiquité de leur vogue et de leur usage, les eaux de Bagnères l'emporteraient sans contredit sur toutes celles des Pyrénées (1).

Cette station date, en effet, de l'antiquité la plus reculée. Bagnères était un lieu de passage fréquenté par les caravanes grecques, et le P. Laspales en trouve la trace en 693, avant la fondation de Rome. Le nom latin « Vicus Aquensis », par lequel elle est connue du monde romain, est la preuve de sa renommée à cette époque.

Auguste profita de ce passage pour aller combattre les Cantabres. Il est probable qu'il vint en personne à Bagnères, et un monument élevé à sa divinité par les Vicani Aquenses en fait foi.

(1) Sarabeyrouze, *Observation sur la nature et les eaux de Bagnères-Adour*, 1818, préface, p. vii.

Il en reste, en caractères romains, l'inscription suivante ⁽²⁾ :

NUMINI AUGUSTI SACRUM
SECONDUS SEMBEDONIS FILIUS
NOMINE VICANORUM AQUENSIUM ET SUO POSUIT

D'autres monuments constituent des ex-voto, et le plus précis est celui de Severe Seranus : « Nymphis pro saluta sua ». Des vestiges d'installations balnéaires, ruinés par les tremblements de terre et la pioche des bâtisseurs chrétiens, mis à jour en 1018, ne permettent pas de douter de l'importance de la station.

Puis le passage des Vandales fait oublier l'ordre romain et rentrer Bagnères à son rang de petite bourgade où des eaux remarquables ne servent qu'à l'usage des indigènes.

Il faut arriver en 1171 pour trouver le passage de nouvelles notabilités ⁽³⁾.

Centulle, comte de Bigorre, Esquivat, également comte de Bigorre, qui viennent en 1171 et 1252, ne sont pas attirés par les eaux, mais par des buts politiques.

Pendant la guerre avec l'Angleterre, Henri de Transtammar occupe la ville en 1368, mais il poursuit des buts militaires.

La peste, en 1588 et 1589, qui dévasta le pays n'est pas faite non plus pour attirer les visiteurs ⁽⁴⁾.

Les guerres de religion, qui suivent la Renaissance et ensanglantent particulièrement ce pays, n'empêchent pas cependant la poussée des idées nouvelles et l'usage d'une thérapeutique retrouvée.

Jeanne de Navarre en 1567, Montaigne en 1578, Henri de Navarre qui sera Henri IV, viennent se soigner, se plaisent à habiter Bagnères et le font savoir ⁽⁵⁾.

(2) Inscription votive conservée aux Thermes.

(3) Archives citées par Sarabeyrouze dans l'ouvrage cité ci-dessus, préface, p. xx.

(4) Abbé Lafforgue, *La peste en Bigorre*, Tarbes, 1922, p. 4.

(5) Montaigne, *Essais*, t. II, chap. xxxvii.

Mais voici que les temps changent. Avec l'avènement des Bourbons, un ordre jusqu'ici ignoré se manifeste. Les guerres de religion sont finies, les grandes calamités publiques du moyen âge : peste, famine, brigandage, font répit. Le calme précurseur de la paix règne en province. La noblesse gasconne, à la suite de son roi, monte à l'assaut de la capitale. Elle va apprendre à ses commensaux le chemin de la Bigorre et répandre les bruits des cures bienfaisantes et des stations joyeuses. Une petite cour fort agitée reflue du Louvre à la Gascogne, la reine Margot en est le pivot.

Les hauts fonctionnaires, les grands administrateurs, les vieux guerriers, les uns par suite des devoirs de leur état, les autres par nécessité, apprennent à connaître et font connaître les vertus cachées des eaux.

Enfin, les progrès de l'art médical s'allient au progrès des lumières et le xv^e siècle va voir accourir plus que jamais les malades illustres et leurs médecins.

C'est, en 1606, le maréchal d'Ornano;

En 1624, le duc d'Epéron;

En 1637, la duchesse de Chevreuse;

En 1656, Jean Prévost, botaniste ⁽⁶⁾.

Mais de nouveau les calamités s'abattent sur Bagnères. En 1660, un tremblement de terre fait disparaître temporairement les eaux ⁽⁷⁾. La peste, en 1654, fait une nouvelle offensive ⁽⁸⁾. Tout se calme, et la dernière grave affaire a été la guerre faite aux agents de la Gabelle par Andijos, gentilhomme de la Chalosse. Cette affaire se termine en 1663 par la retraite d'Andijos. Or, en 1660, un grand événement a eu lieu : le mariage de Louis XIV à Saint-Jean-de-Luz. Toute la cour l'a suivi, et M^{me} de Motteville, une célèbre bavarde, en profite pour visiter le Lavedan. Elle descend chez le maré-

(6) B. de Nabias, *Jean Prévost, botaniste pyrénéen* (*Revue des Hautes-Pyrénées*, 1892, t. IV, p. 50).

(7) Froidour, *Mémoires des pays et Etats de Bigorre*, 1667, publié par Jean Bourdette, chap. x, p. 69-70.

(8) *Comte de Mauran, apothicaire* (Archives de Bagnères, années 1653-1654).

chal, rapporte une excellente impression et séjourne chez le maréchal de Noailles ⁽⁹⁾.

A partir de cette date commence à Bagnères une période de prospérité qui ne cessera de progresser. Les visiteurs affluent. Les eaux sont examinées, les médecins et chirurgiens y envoient leurs malades et y viennent eux-mêmes. Par l'intérêt même que l'on porte au pays nouvellement rattaché à la couronne, il n'en est pas une qui ne soit examinée : faune, flore, minéralogie, ethnographie, rien ne manque.

Parmi les visiteurs, les grands intendants sont des plus fidèles :

En 1667, De Froidour, maître des Eaux et Forêts;

En 1669, Roquelaure, Gouverneur de la Guienne;

En 1671, Henri de Grammont, qui a sa résidence à Séméac;

En 1671, le maréchal d'Albret et sa femme, grands amis de la future marquise de Maintenon;

En 1674, Maréchal de Grammont, petit-fils de Philibert de Grammont, mari de Diane d'Andoyns, appelée en son temps la belle Corysandre, et qui fut maîtresse de Henri IV;

En 1675, le bâtard du roi, le duc de Maine, sa fidèle gouvernante, M^{me} de Maintenon;

En 1677, de nouveau le duc, accompagné de Fagon, Henri Puyet, Grammont Toulangeon, de Montagut;

En 1679, le duc d'Elbeuf;

En 1680-1681, Louvois;

En 1681, le duc de Maine, accompagné de Montchevel;

En 1684, le maréchal de Créqui;

En 1685, Tournefort, le célèbre botaniste;

En 1690, le duc de la Force, proche parent de Lauzun, mari de Mademoiselle;

En 1698, Bégon, intendant des Galères.

Si le projet qu'avait eu Louis XIV d'aller soigner sa fistule aux eaux avait pris corps, il n'aurait rien manqué à Ba-

(9) M^{me} de Motteville, *Mémoires*, chap. viii, p. 185.

gnères pour clore la liste de ces notabilités, et le xvii^e siècle aurait été, pour elle aussi, le grand siècle.

Ces personnages, pour lesquels un pareil voyage n'était pas sans risques ni dangers, se maintenaient en contact avec leurs proches le plus qu'ils pouvaient; ainsi le faisait M^{me} de Maintenon, poussée en cela par des intérêts d'ordre supérieur. D'autres appliquaient leur science et leur intelligence à l'étude de la contrée. Leurs observations publiées renferment de nombreux renseignements. C'est le cas de Duclos, de Tournefort. C'est aussi celui de Fagon, qui, n'ayant rien laissé par lui-même, avait confié à Tournefort le soin de faire paraître ses travaux. D'autres, tels que Louvois, Froidour, de par leurs fonctions, s'intéressaient à la mise en valeur de la région et par cela même aucune branche de l'économie ne leur échappe : commerce, hydrographie, industrie, communications.

D'autres, enfin, sont des malades et se plaisent à retracer leur heureux séjour à Bagnères et à relater leur cure et ses succès. Bégon en est le meilleur exemple.

A ces éléments se joignent les recherches des érudits locaux et les archives des différentes villes de la région.

C'est grâce à cet ensemble de faits détachés et personnels que, dans le cadre du xvii^e siècle, nous essayons de retrouver ce qu'étaient la vie des gens illustres qui se rendaient aux eaux, leur entourage, leur cure et leurs distractions.

CHAPITRE PREMIER

LE BATARD DU ROY

Depuis le début du siècle, de nombreuses personnalités sont venues aux eaux de Bannières. Les gens de naissance et de mérite sont autant de reflets où la province reconnaît affaiblie l'image de son roi, qui ne daigne pas se déplacer lui-même.

Cependant en 1660, on a vu le Roi Soleil dans les Basses-Pyrénées. En 1675, il ne craindra pas de se séparer de l'aîné de ses bâtards et de l'envoyer chercher la santé dans la Bigorre.

Les eaux et leurs vertus allaient recevoir cette consécration royale qu'elles n'avaient pas eue depuis qu'Henry de Navarre adolescent venait prendre les eaux de Bagnères en 1583.

De son union illégitime avec la belle Athenaïs de Mortemart, femme Montespan, Louis a trois enfants, Maine, Vexin et Nantes, nés en 70-72-73. Aucun des trois n'a reçu de ses parents une brillante santé, mais, de tous, c'est Maine le plus accablé.

Leur mère, froide et belle, ne les aimait pas tous également. Le duc de Maine, premier né, ne reçut d'elle que froideurs à l'encontre de ses autres enfants.

« Les enfants s'en flattaient (de leur mère) et lui rendaient de grands devoirs et fort assidus. Elle les aimait avec passion, excepté le duc de Maine, qui fut longtemps sans la voir et qui ne la vit que par bienséance »; cet enfant,

infirmes et déshérités, fut heureux de trouver en Mme de Maintenon, alors simplement veuve Scarron, une amitié que le temps transformera en amour filial. (1).

La veuve Scarron commençait déjà à se pousser dans le monde. Née d'Aubigné, de noblesse provinciale et descendante du célèbre Agrippa d'Aubigné, elle vient à Paris après un séjour aux Antilles, épouse à 16 ans le vieux poète Scarron, infirme, atteint de rhumatisme chronique.

Après la mort de son mari, Mme Scarron est introduite à l'hôtel d'Albret, où elle plaît infiniment par son esprit, ses manières douces et respectueuses (2). Elle y connaît la duchesse de Richelieu, qui la présente à Mme de Montespan, maîtresse du roi. Elle devint par la suite gouvernante des enfants que cette dame eut du roi (3). Elle était en relations assez intimes avec Mme de Noailles, femme du maréchal de Noailles, qui avait son château dans le Béarn.

Mme de Noailles était une ancienne dame d'honneur de la reine-mère et était fort entichée de la veuve Scarron. Nantie d'aussi belles recommandations, il n'était pas extraordinaire que le roi, qui ne pouvait d'abord la sentir, lui confie le soin de ses enfants illégitimes.

On a vu quantité de docteurs et de rebouteux pour le duc. On l'a mené en Hollande et même montré au fameux Helvetius, de qui le crédit était grand. Il était en aversion aux autres médecins, et en particulier à Fagon, mais cela se passait en un temps où Fagon n'était pas assis sur les marches du trône (4). Le duc de Maine, né sain, fut probablement atteint en son jeune âge de paralysie infantile. Il lui en resta une jambe atrophiée et un pied bot. Saint-Simon, toujours acerbe, le baptise : le pauvre gambillard. En plus, il présente, comme dit Mme de Maintenon, un « abcès au

(1) *Mémoires de Saint-Simon*, t. VIII, p. 148.

(2) *Mémoires de Saint-Simon*, t. I, p. 227.

(3) *Ibid.*, t. VIII, p. 133-134-136.

(4) *Ibid.*, t. II, p. 164.

derrière ». « M. le duc de Maine est un objet de pitié; il a la fièvre quarte, un grand rhume et un abcès au derrière. » « L'abcès au derrière », qu'il traîne pendant des années, devait être une fistule, maladie assez répandue à cette époque, et que l'on soignait de préférence chirurgicalement. On n'osa probablement pas tenter l'opération sur un sujet déjà débilité, et Daquin décide de l'envoyer aux eaux de Barèges. Mme de Maintenon, que les voyages n'effraient point, en accepte le soin, et le 22 avril 1675 elle emmène le duc aux eaux ⁽⁵⁾.

Ce n'était pas une tâche aisée. Non point qu'on ne sût tirer parti des vertus des eaux de façon satisfaisante, mais en plus des dangers du voyage s'ajoutait le danger des eaux. Audijos, chef de bande en révolte contre la Gabelle, aurait fort bien pu essayer de s'emparer du duc comme otage. Aussi quelques précautions furent prises. Comme les voyageurs passaient par Bannières, il fut levé dans cette ville une garde nombreuse et sûre, destinée à veiller sur le duc, considéré comme personne royale. Le maréchal d'Albret, vieil ami de Mme de Maintenon et gouverneur de la Guyenne, envoya lui aussi des hommes. Bagnères fournit des gardes choisis parmi les meilleures familles. Ils touchaient 7 sous par jour ⁽⁶⁾.

Le danger qui provenait des cures n'était pas négligeable.

Dans l'entourage immédiat de nos visiteurs, Mme de Montespan meurt fort brusquement à Bourbon ⁽⁷⁾; d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon, meurt subitement à Vichy; Chatcaumont, secrétaire d'Etat, en revenant des eaux de Bourbon ⁽⁸⁾.

A Bagnères, même sans résultats aussi fâcheux, le Père Supérieur des Capucins de Milan est fort incommodé.

(5) Mme de Maintenon, *Correspondance générale*, t. I, p. 288 (Th. Lavallée).

(6) Registre des délibérations du Conseil municipal de la ville de Bagnères, délibération du 3 juin 1675 et jours suivants.

(7) *Mémoires de Saint-Simon*, t. II, p. 58.

(8) *Ibid.*, t. II, p. 91.

Tous ces accidents, grossis par la rumeur publique, faisaient qu'il y avait quelque peu à réfléchir avant d'aller essayer des remèdes qui n'étaient pas anodins.

Le but de l'expédition étant Barèges, le premier arrêt à Bagnères fut bref, suffisant cependant pour permettre au corps médical local, dont l'activité s'étendait jusqu'à Barèges, de délibérer sur l'état du duc⁽⁹⁾.

Jean Moulaux, apothicaire juré à Bagnères, fut chargé d'aller surveiller la cure du duc à Barèges.

Le 20 juin, ils y arrivaient. Leur séjour fut coupé par quelques visites que leur firent les Bagnérais, qui passaient le col du Tourmalet pour venir faire leur cour. L'état du duc s'améliore, et il fut décidé de compléter la cure de Barèges par une cure à Bagnères. C'était assez la mode à ce moment, et le corps consultant de Bagnères avait réussi à l'implanter.

« Le médecin de Bagnères, qui croit que Barèges lui ôte ou diminue ses pratiques, fait tout ce qu'il peut pour décrier ses bains et pour établir les vertus des eaux de sa ville. En un mot, si les bains de Barèges sont admirables, quoi qu'on en dise à Bagnères, il faut convenir que Barèges est un misérable et détestable lieu. »⁽¹⁰⁾.

« Bagnères était une petite ville assise sur l'Adour, au-dessous de la vallée de Campan et à trois lieux au-dessus de Tarbes.

» La ville est environnée d'eaux de façon qu'en quelques endroits il y a double et triple fossé d'eau vive et au dedans, non seulement chaque rue est lavée par un canal qui y passe, mais même il y a sous les maisons de petits canaux qui fournissent de l'eau pour tous les besoins, de sorte que, joignant à cela la grande quantité qu'il y a de fontaines froides, tièdes et chaudes qui sont en cette petite ville, l'on peut dire avec vérité qu'il n'y a aucun lieu au monde

(9) Cabanes et Molinéry, *Monseigneur le Duc de Maine et Madame de Maintenon aux eaux de Barèges, en 1675-77-81*, Paris, 1919.

(10) Froidour, *Mémoires des Etats et pays de Bigorre*, chap. xi, p. 60.

où la nature se soit étudiée davantage à faire valoir la merveille de ses eaux. » (11).

Michel Montaigne, lui aussi client de Bagnères, s'est étendu avec prédilection sur le charme de ces eaux vives.

Quant aux sources thermales, elles étaient nombreuses et abondantes.

On connaissait les sources :

- 1° Grand Bain;
- 2° Petit Bain;
- 3° Bains de Lafforgue;
- 4° Le Bain des Chevaux;
- 5° Le Bain des Pauvres;
- 6° Le Bain de Théas;
- 7° Le Bain de la Reine;
- 8° Le Bain des Hommes;
- 9° Saint-Roch;
- 10° La Fontaine de Lannes;
- 11° Salut;
- 12° Le Bain de Foulon.

Elles sont devenues respectivement :

- 1° Le Grand Bain longtemps abandonné, coule maintenant aux néo-thermes;
- 2° Le Petit Bain devient le Bain de Lias;
- 3° Les Bains de Lafforgue, les Bains de Lasserre;
- 4° Les Bains des Chevaux, la fontaine Salies;
- 5° Le Bain des Pauvres, les Bains Cazaux;
- 6° Théas ne change pas;
- 7° Reste la Reine;
- 8° Devint les Bains du Dauphin, puis à la Révolution le Bain des Sans-Culottes, puis à la Restauration de nouveau les Bains du Dauphin;
- 9° Saint-Roch garde son nom et coule aux Thermes depuis 1818;

(11) Froidour, *Mémoires des Etats et pays de Bigorre*, chap. ix, p. 45.

10° Lannes devient Carrères Lanes, avenue de Salut;

11° Salut garde son nom et sa situation;

12° Foulon garde son nom et sa situation.

Samuel Cottereau du Clos, conseiller et médecin ordinaire du roi, avait fait en 1670 et 1671 l'analyse des eaux minérales des provinces françaises. Voici ce qu'il en dit :

« Les eaux de Bannières, prises au milieu du printemps, étaient celles du petit bain de la Reyne, du bain de Saint-Roch, du grand bain de la Forge et de la source de Salut. » (12).

Il ne parle pas de Théas, qu'il ne dut pas recevoir, car ces eaux lui étaient expédiées depuis Bannières et Dieu sait dans quel état elles devaient arriver après un long voyage d'été.

« L'eau du bain de Saint-Roch, qui en sa source est pareillement très chaude, était comme les autres très claire et insipide. »

En la faisant évaporer, il s'y est formé moins de pellicules à la surface qu'en celle du petit bain, quoiqu'il s'y soit trouvé plus de résidence, car il y en avait $\frac{1}{374}$ dont on a tiré $\frac{1}{3}$ de sel pareil à celui de l'eau du petit bain et à celui de la source de la Reyne (13).

Le séjour à Bannières fut de longue durée. Le duc, sa gouvernante, le domestique, furent répartis en diverses maisons. On planta un mai devant sa porte. Et une nouvelle cure recommença (14).

« Les bains ne sont pas fort superbes. Ce sont pour la plupart de petits bassins en assez mauvais ordre. Les uns ne sont point couverts, d'autres le sont et ce sont de petits cabi-nets où à peine il y a place pour cinq ou six personnes. En la plupart, l'eau y vient par des tuyaux sous lesquels on se met pour être douché; en d'autres, on douche avec des cru-

(12) Samuel Cottereau du Clos, *Observations sur les eaux minérales de plusieurs provinces de France*, Imprimerie Royale, 1673, p. 72.

(13) Id., *ibid.*, p. 70.

(14) Délibération du Conseil municipal du 1^{er} septembre 1673 (Archives de Bagnères).

ches, et quoique les bains couverts ne soient qu'en de petits lieux peu commodes, on ne laisse pas que d'y suer avant que d'en sortir, et pour cela on ne fait point d'autres cérémonies que d'y porter son bois. » (15).

La Guthère, grand médecin de Bagnères, ordonna au duc des bains de Saint-Roch et de Théas.

La Guthère était personnage fort important à Bagnères. Lors de la peste de 1634, lors de l'épidémie du mois de juillet, une demoiselle de La Guthère remet aux Religieux de Médous et au nom des consuls de Bagnères une somme de X livres pour prier pour la santé et la prospérité de la ville (16). Mais les pièces le concernant s'arrêtent là, car pour le soin des pestiférés on fait venir un sieur Dugalin, « chirurgien de peste », de Toulouse, et le sieur Caraze, également de Toulouse (17).

L'apothicaire Mauran fournit les drogues qui s'élèvent à 403 livres. La Guthère fournit également drogues et parfums.

En 1669, dans son ouvrage sur les eaux de Bagnères, La Guthère prodigue ses conseils :

« Qu'on ne choisisse le bain que sur l'ordre du médecin, qu'on ne le continue qu'autant qu'il l'ordonnera, qu'on n'y demeure que le temps qu'il trouvera bon. Surtout qu'on n'y entre jamais sans s'être purgé sur ses ordres. » (18).

Il veut lui aussi que la cure se fasse dans un esprit dégagé de toutes contraintes et préoccupations et dans un ferme espoir de trouver la guérison. Il permet que des personnes de même tempérament soupent ensemble, mais sans exagération. « Si l'on dîne chez Hippocrate, il ne faut pas souper chez Galien, c'est-à-dire qu'on ne doit pas faire deux grands repas. Si le dîner, qui ne doit être que de trois ou quatre sortes de viandes, et fort légères, est un peu plus ample, il faut

(15) Froidour, *Mémoire du pays et Etat de Bigorre*, chap. xii, p. 63-66.

(16) Archives de Bagnères : Pièces des années 1653-1654.

(17) Abbé Lafforgue, *La peste en Bigorre*, Tarbes, 1922, p. 39.

(18) La Guthère, *Du bon usage des eaux de Bannières*, Tolose, 1669.

que le souper soit léger, d'un seul mets, et suivi d'une compote. »

« Il proscriit la consommation des fruits crus et ordonne le bouillon rafraîchissant après la sueur, qu'on provoque par deux ou trois verres d'eau, du bain, si elle était trop tardive. » (19). Et comme le médecin de Molière il n'a garde d'oublier les pruneaux pour la liberté du ventre.

« Après quoi on doit espérer, en quittant les bains de Bannières, que leur vertu imprimée sur le corps opérera dans la suite des temps. » Une source garda longtemps le nom de La Guthère; elle est maintenant confondue avec la source Foulon.

Le bain de Saint-Roch, ainsi nommé à cause de la chapelle de Saint-Roch contre laquelle il était placé, a un eau bitumineuse et nitreuse, peu sulfurée et plus que tiède. Elle sert à résoudre les humeurs et à ramollir et étendre les nerfs. On en boit fort et on s'y baigne de même. Elle sert aussi à régler les femmes par la boisson et par le bain. Elle a été conduite aux Thermes vers 1818 et de nos jours continue à être exploitée sous le même nom.

Le Bain de Théas, dont l'eau est chaude du deuxième au troisième degré, peu ferrée, plus vitriolée, nitreuse ou alumineuse. Il sert contre les paralysies et les humeurs froides, réchauffe et rétablit les membres débiles et refroidis.

C'était tout à fait l'affaire du duc.

Malheureusement, ces bains étaient en si mauvais état que la ville dut les faire réparer immédiatement à ses frais (20). Dès le début de la cure, le changement fut manifeste. Bagnères fortifiait l'illustre bâtard et les eaux l'échauffaient et le faisaient suer. Mme de Maintenon était dans la joie. Ils restèrent jusqu'aux premiers jours d'octobre 1673.

La saison battait son plein.

(19) La Guthère, Tolose, 1669.

(20) Délibération du Conseil municipal des 18-20 août et 1^{er} septembre 1673.

Les provinces donnaient comme d'habitude « la compagnie toujours bonne et nombreuse à la saison des bains, d'autant plus divertissante qu'il s'y voit de cent sortes d'habillements, les femmes de toutes les contrées d'alentour ayant des habits et des coiffures différentes »⁽²¹⁾.

Cet afflux de petites gens n'était pas sans lasser légèrement Mme de Maintenon, qui se trouve tout accablée des grâces qui, par-dessus sa tête, vont au roi.

De plus, dans cette petite ville resserrée, l'opinion des visiteurs est assez dure pour l'indigène. « Ils ont beaucoup d'agilité de corps quoique grands ivrognes : on ne sait point si l'ivrognerie leur est familière, mais à Bannières il n'y a rien de plus ordinaire que de les voir saouls et ivres jusque dans le bain même. Les femmes sont plus épargnées. Elles se plaisent fort à la danse et sont non pas magnifiquement mais proprement chaussées, ce qui est très rare dans toutes les contrées. »

La municipalité s'ingénie à fêter ses hôtes. On fête la Saint-Louis sur le désir du duc, qui assiste au feu de joie⁽²²⁾. La gouvernante, dont la piété sûre et simple était toujours agissante, fréquentait assidûment le pèlerinage de Médous. Elle gravit si souvent cette voie que suivit sainte Liloye que son nom y est resté attaché, et c'est le chemin Maintenon. Là, comme ailleurs, son goût pour la dévotion la poussait vers le pèlerinage de Médous, et elle ne dut pas manquer d'attribuer à ses pèlerinages le bien que retirait le duc de sa cure. En effet, lorsqu'elle le ramena à son père, il marchait normalement et quand, tenant la marquise par la main, il rentra dans le cabinet de Louis XIV, on eût pu croire au plein succès de son traitement et à sa guérison définitive.

Malheureusement, il n'en était rien, et l'adieu qu'avait fait Mme de Maintenon aux Pyrénées n'était pas définitif.

(21) Froidour, *op. cit.*, chap. xiii, p. 68.

(22) Délibération du Conseil municipal des 18-20 août et 1^{er} septembre 1675.

Si sa situation à la Cour s'est affermie, l'état de santé du duc n'est pas resté ce qu'il était, la fistule s'est rouverte, la jambe reste faible. De plus, des accès de fièvre accompagnent ces infirmités. Le duc va avoir 8 ans. Les médecins du roi décident de le mener de nouveau aux eaux.

En juillet 1677, le duc, sa gouvernante et le précepteur, le docteur et l'aumônier, suivis de nombreux domestiques, prennent congé du roi. Le précepteur est M. Le Ragois, déjà chargé de l'éducation du prince. C'est un neveu de l'abbé Gobelin, directeur de la marquise, qui aimait s'entourer d'hommes à elle et sur lesquels elle régnait fermement. Le docteur est Fagon.

Au moment où il vient à Bannières, Fagon n'est pas encore au faite des honneurs, c'est cependant un médecin fort connu et fort apprécié. Elevé à l'ombre du jardin du roi par son oncle Guy de la Brosse, c'était un médecin qui aurait aussi bien pu être botaniste ou physicien. Saint-Simon, qui n'est pas prodigue de compliments, l'a en haute estime et nous montre les liens qui unissaient ces deux visiteurs de Bagnères, illustres chacun dans leur genre et à des titres différents.

« Daquin, créature de M^{me} de Montespan, n'avait jamais pu prendre avec M^{me} de Maintenon, à qui tout ce qui venait de ce côté fut toujours suspect. » Fagon, qui lui succède, est d'un autre genre ⁽²³⁾. « Fagon était un de ces bons et beaux esprits de l'Europe, curieux de tout ce qui a trait à son métier, grand botaniste, grand chimiste, habile connaisseur en chirurgie, excellent médecin, grand praticien; il savait d'ailleurs beaucoup; point de meilleur physicien que lui : il entendait très bien les différentes parties des mathématiques » ⁽²⁴⁾, et voici pour ses qualités scientifiques. Quant à ses qualités morales, Saint-Simon n'est pas plus avare :

« Très désintéressé, ami ardent mais ennemi qui ne par-

(23) *Mémoires de Saint-Simon*, t. I, p. 68.

(24) *Ibid.*, t. I, p. 68.

donnait pas, il aimait la vertu, l'honneur, la valeur, la science, l'application, le mérite et chercha toujours à l'appuyer sans autre cause ni liaison et à tomber aussi rudement sur tout ce qui s'y opposait que si on lui était personnellement contraire. Dangereux aussi parce qu'il se prévenait très aisément en toutes choses quoique fort éclairé et qu'une fois prévenu il ne revenait presque jamais. » (25).

« Il aimait sa faculté de Montpellier et en tout la médecine jusqu'au culte. A son avis, il n'était point permis de guérir que par la voie commune des médecins reçus dans les facultés dont les lois et l'ordre lui étaient sacrés, avec cela délié courtisan et connaissant parfaitement le roi, M^{me} de Maintenon, la Cour et le monde. » (26).

Qu'il connût parfaitement M^{me} de Maintenon, voilà qui n'est pas fait pour nous étonner. Ces deux créatures, aussi froidement sensées l'une que l'autre, devaient se reconnaître une curieuse fraternité d'esprit. Il est regrettable que les dialogues entre le premier médecin et la femme qui dirigea sa barque d'une façon si sûre n'aient pas été consignés. Et pourtant, quelles discussions ne devaient-ils pas échanger sous les ombrages bagnérais.

« Fagon avait été le médecin des enfants du roi depuis que M^{me} de Maintenon avait été gouvernante. C'est là que leur liaison s'était formée. De cet emploi, il passa aux enfants de France, et ce fut d'où il fut tiré pour être premier médecin. » (27).

Peu de temps après, la marquise devenait l'épouse du grand monarque. Les deux amis s'étaient fidèlement suivis dans leur ascension.

C'est sur les conseils de Daquin que le premier voyage du duc de Maine fut décidé. Il ne l'accompagna qu'à son second voyage en 1675.

(25) *Mémoires de Saint-Simon*, t. I, p. 69.

(26) *Ibid.*, t. I, p. 69.

(27) *Ibid.*, t. III, p. 33.

Il arriva au mois de juillet à Bagnères et là, suivant l'habitude, se tint une consultation entre les docteurs de l'endroit et Fagon.

De même, Louvois, lors de son voyage à Barèges, en 1680 :

« J'ai consulté trois médecins, ils veulent qu'après demeurer huit jours à Barèges, j'en vienne passer cinq à Bannières pour y prendre les bains qui, à ce qu'ils prétendent, raffermiront ce que les eaux de Barèges pourraient avoir amolli. Je me laisserai conduire par ce qui a servi le duc de Maine. » (28).

Bien entendu, les médecins de Bannières ne pouvaient nier les heureux succès de la première cure à Barèges, mais ils espéraient bien garder également le plus longtemps possible un aussi glorieux client. Ils adjoignirent à la troupe l'apothicaire Moulaux, l'auteur des *Vertus des eaux minérales de Bagnères et de Barèges, leur degré de chaleur, leur composition et leur véritable usage*, dédié à Mgr le prince de Maine, par Jean Moulaux, maître apothicaire juré de Bagnères, qui souligne ainsi l'honneur qui lui échut d'accompagner le duc (29).

Les Pyrénées offrent à Fagon un nouveau champ d'expérience; aussi ne cesse-t-il d'herboriser et de graver des pentes encore peu connues. Il n'a malheureusement rien laissé par lui-même. Les observations sont consignées dans l'ouvrage de S. Pitton de Tournefort, son élève et successeur dans l'art d'exercer la botanique aux Pyrénées. On y trouve cependant qu'il découvre et classe :

La vicia Fagoni;
La melissa Pyrénéica;
La Barssia Fagoni.

(28) Rousset, *Mémoires de Louvois*, 1879. « A Monsieur le Chancelier », t. III, p. 523.

(29) Jean Moulaux, *Vertu des eaux minérales de Bagnères et de Barèges*, Toulouse, chez Colomes, 1685.

Il semble douteux, comme l'affirme Bégon, intendant de La Rochelle, qui laissa une relation fort instructive de son voyage à Bagnères, que Fagon découvrit le cochlearia des Pyrénées ⁽³⁰⁾, mais il n'est pas moins certain que son autorité, qui était grande, dut contribuer à faire connaître l'usage et les vertus de cette plante.

Fagon dut, par contre, se livrer à des expériences sur l'eau des bains, car à ce point de vue sa thérapeutique était hardie. Voyez comme il en use avec M^{me} de Pontchartrain.

« Je dirai pour une curiosité de médecin que M^{me} de Pontchartrain y était (à Forges) pour une perte considérable de sang. Fagon, à bout, voulut tenter un essai jusqu'alors sans exemple. Ce fut de la faire baigner dans l'eau de la fontaine la plus forte et la plus vitriolée des trois qui y soit. Jamais personne ne s'était baigné dans l'eau d'aucune et M^{me} de Pontchartrain n'y trouve rien moins que du soulagement. » ⁽³¹⁾.

C'est également Fagon qui envoie à Bourbon, à Digne et à Balaruc, pour le guérir d'un rhumatisme opiniâtre, Bégon, qui finira par trouver la guérison à Bannières.

Mais, malgré Fagon, la cure du duc à Barèges ne donne pas de résultats remarquables, et il décide de rentrer à Bagnères.

Le Conseil municipal de Bagnères fait élargir le chemin du Pouey au-devant des estivants et leur offre la collation dans le vallon de Gripp ⁽³²⁾.

Cette fois-ci, à Bagnères, le duc a recours aux sources Saint-Roch dont il a précédemment usé et au Petit Bain.

Voyons ce que disent les chimistes du Petit Bain.

« Il y a trois bains d'eau chaude dans la ville dont l'un est appelé le Grand Bain, qui est le plus ancien, le second est le Petit Bain, le troisième est le Bain de Lafforgue, qui a

(30) Bégon, *Mon voyage à Bannières*. A Monsieur Dupuy, médecin du Roy, 21 septembre 1698, p. 45.

(31) *Mémoires de Saint-Simon*, t. IV, p. 48.

(32) Délibérations du Conseil municipal de Bagnères, 3 août 1677.

les mêmes qualités et les mêmes effets que le Grand Bain, sauf qu'il n'est pas si chaud. » (33).

« Le Petit Bain, dont l'eau est chaude au troisième degré, vitriolée, alumineuse et nitreuse. Elle est même purgative et bonne contre la paralysie, c'est pourquoi l'on en boit et l'on s'y baigne. » (34).

Duclos donne une analyse tout aussi explicite, mais plus longue :

« L'eau du Petit Bain, que l'on dit être chaude en sa source presque au troisième degré, était limpide et sans saveur manifeste (35).

« Il se formait en l'évaporation des pellicules blanches et épaisses à la surface de l'eau et la résidence sèche faisait $\frac{1}{488}$ du poids de l'eau dont elle s'était séparée. Elle tenait $\frac{1}{3}$ de sel pareil à celui de l'eau de Barèges. La terre dessalée restait blanche et très subtile. Elle ne se dissolvait point dans le vinaigre distillé et ne changeait au feu ni de consistance ni de couleur. »

On ne connaît plus la source du Petit Bain sous le même nom actuellement, mais sous le nom des Bains de Lias ou Cazeaux Lias.

Il y a deux sources dont les températures sont 46 et 42 degrés. Elles alimentent maintenant conjointement avec Théas un vaporarium.

Mais l'association de Saint-Roch et du Petit Bain n'eut pas de meilleurs résultats que la cure de Barèges. M^{me} de Maintenon s'en désespère.

« Nous sommes revenus ici et nous l'avons baigné longtemps sans avoir de succès, enfin mes douleurs ont fini et je l'ai vu considérablement fortifié. J'en ai senti la joie deux jours. Le troisième, la fièvre quarte l'a repris et nous nous

(33) Froidour. *Mémoires du pays et des Etats de Bigorre*, chap. XII, p. 60.

(34) Id., *ibid.*, chap. XII, p. 61.

(35) Cottureau du Clos, *Observations sur les eaux minérales de diverses provinces*, 1675, p. 72 et 73.

aperçûmes que son mal au derrière se renouvelait. Me voici donc à envisager sa mort. » (36).

En réalité, le duc devait tirer quelques soulagements de ces deux sources hyperthermales, sulfatées, calciques dont le grand rôle est la sédation. Son « mal au derrière », qui devait être une fistule anale probablement de nature tuberculeuse et qu'il traînait inlassablement depuis des années, ne devait par contre être que faiblement influencé si ce n'est aggravé par une cure thermale. Certes, l'état du petit malade n'est pas florissant, mais la marquise exagérât. La lourde responsabilité qu'elle assumait, jointe au profond amour qui la lie au duc et qui se conservera toute leur vie, ne la porte pas à voir les choses en bien. Le duc mourant, au dire de sa gouvernante, trouve la présence d'esprit et la force de s'intéresser et de décrire ce qu'il voit autour de lui. Dans une lettre adressée à sa mère, son esprit acerbe d'enfant infirme élevé dans un milieu exceptionnel trouve à s'exercer :

« Madame de Maintenon passe tous ses jours à filer, et si on la laissait faire elle y passerait les nuits ou à écrire. Elle eut hier la migraine et ne se leva que pour aller à la messe. M. Le Ragois prend les eaux; elles ne passaient pas bien le premier jour, mais il en est content présentement. M. Fagon m'échauda hier au Petit Bain. J'espère qu'il sera modéré une autre fois et que je n'y crierai pas tant. Je me baigne dans le bain tous les jours qu'il fait frais et dans ma chambre quand il fait chaud. La tartuferie de l'abbé continue, et il nous divertira à son retour. » (37).

Malheureusement, il n'a de regards que pour son entourage immédiat : sa gouvernante, ses laquais et ses filles suivantes, son précepteur et son docteur. Les indications qu'il

(36) Mme de Maintenon, *Correspondance générale*, Lettre du 7 septembre 1677.

(37) *Œuvre d'un enfant de 7 ans à Mme de Montespan, le duc de Maine*, Paris, 1678.

donne au sujet de sa cure n'ont rien de précis, et Bagnérais et estivants ne comptent pas à ses yeux.

La gouvernante ne regrette pas Barèges. Elle trouve à Bagnères de la société à laquelle elle accorde ses grâces et du travail, en l'espèce la réorganisation de l'hôpital.

Cet été-là, se trouvaient également à Bagnères le comte de Montagut, lieutenant du roi en Guyenne; Henri Puyet, président à mortier; Henry de Grammont Toulonjéon, qui, de Séméac, aimait venir faire les honneurs de Bagnères aux étrangers⁽³⁸⁾.

Enfin, Mme de Ventadour, amie de la marquise, vint lui tenir compagnie. Sur place, le docteur de la Guthère, sa femme, ses filles; M. Caubous, consul, et M. Poque, prieur de Saint-Barthélemy, eurent les amabilités de la marquise de Maintenon.

Elle n'a pas l'air de beaucoup se mêler aux baigneurs, soit réserve, soit conscience de sa propre dignité.

« Il y a ici beaucoup de monde; nous y serions pourtant aussi libres que si nous y étions seuls, quoique nous soyons trop respectés pour n'être pas un peu contraints. »⁽³⁹⁾. Mais son plus grand travail est l'essai de réorganisation du service hospitalier. M. Poque, administrateur de l'hôpital, n'avait que de faibles moyens pour recevoir et soigner les visiteurs pauvres, qui venaient en grand nombre chercher la santé dans les eaux. Mme de Maintenon intéresse à son projet M. de Tarbes, qui était alors M. de Poudenx, et élabore les statuts de la nouvelle fondation. Elle associe le duc à sa bonne œuvre, et celui-ci signe l'acte le 12 septembre 1677. « Se sentant de grandes envies de servir Dieu » et se « préparer à bien mourir » (lettre à l'abbé Gobelin, 7 sept. 1677), elle institue à l'hôpital une confrérie de charité le 12 septembre 1677.

(38) Mme de Maintenon, Lettre du 15 janvier 1678.

(39) Cabanès et Molinéry, *L'Etat des bains de Barèges, 1675-1677-1681*. Paris, 1919.

Cet acte fut passé en 1693 par M^e Verdoux, notaire royal, et signé par le duc de Maine, que la marquise associait ainsi à son dessein, à la fois pieux et pratique. Le sieur Poque, prieur de Saint-Barthélemy, fait don de 1.000 livres, dont les intérêts serviront aux dames de la Charité pour leur œuvre, qui consistait à faire des aumônes et aider les malades pauvres.

Mme de Maintenon, qui aimait fort créer de pareilles confréries, fit son coup d'essai à Bagnères; par la suite, elle en créa à Rueil en 1682 et à Versailles en 1684. Son succès ne fut pas grand, car en 1698 Bégon, villégiaturant à Bagnères, déplore le mauvais état des services hospitaliers et souhaite quelque fondation. Sans la présence active de Mme de Maintenon, son œuvre avait périclité ⁽⁴⁰⁾.

En 1693 seulement, un local fut affecté à cet embryon de service hospitalier. En 1698, aucun progrès appréciable. Cependant, cette fondation vécut à petit feu jusqu'au début du xix^e siècle.

Mais le temps a passé. Nous voici à la mi-septembre, et le duc ne va pas mieux. Fagon, devant les pauvres résultats de la cure, n'insiste pas, et, le 12 septembre 1677, décide le retour à Paris bien différent du retour triomphal de 1675 où le duc, parti impotent, revint ingambe.

Avec une louable persévérance, et digne d'un meilleur succès, quatre ans plus tard, en 1681, souffrant toujours des mêmes malaises, le duc revient aux eaux. Il s'est passé bien des changements depuis son dernier voyage.

La marquise ne l'accompagne plus; M. Le Ragois, mort, est remplacé par M. Chevreau. Plus en accord avec l'âge du duc, M. de Montchevreul est son nouveau précepteur. Fagon, demeuré à Paris, est maintenant M. le Premier Médecin. Protégé par la marquise, il dispense ses lumières à la famille royale, aux demoiselles de Saint-Cyr, à ses confrères, d'une

(40) *Communication à la S. Ramon, par M. Suberbie, 1914, 1^{er} trimestre.*

manière fort impérieuse, et à ses clients, desquels il savait se faire obéir.

« Il avait accoutumé de malmener les autres (médecins) et d'en être respecté jusqu'à la terreur. » (41).

M. Chevreau, secrétaire des commandements du duc de Maine, dut se montrer fort aimable pour les gens de Bagnères et pour les habitués, au point que, dix-sept ans après, son passage soit encore dans tous les souvenirs. « Vous estes si estimé icy, Monsieur et vous y avez fait un si grand nombre d'amis que je ne puis m'empêcher de vous en féliciter. » (42). « Je souhaiterais que la vieillesse fût du nombre des maladies qui se peuvent guérir par les eaux, et je prierai Monsieur Chevreau, notre bon ami, de venir icy à la Fontaine de Jouvence. » (43).

M. de Montchevreul, gouverneur du duc de Maine, reste attaché à sa fortune. Il demeure gentilhomme de sa chambre après le mariage du duc avec la seconde fille de M. le Prince, fils du grand Condé (44). Il était fort lié avec Mme Scarron et devait sa fortune à cette dernière (45). La marquise, de Paris, dictait à Montchevreul les conseils et les précautions à prendre pour que « son mignon » jouisse pleinement de sa cure.

Mme de Montespan, dont c'était le cadet des soucis, ne s'en occupait pas plus que par le passé.

Ce dernier voyage a pourtant commencé sous les plus fâcheux auspices. Le duc, qui logeait chez l'habitant comme de coutume, fut, ainsi que sa suite, fort mal reçu. Le conseil Galiay, qui est préposé à la recherche du logement, se fait insulter. Le duc de Roquelaure, présent à Bagnères à ce moment et gouverneur de la province, est obligé d'intervenir et d'assurer par la force l'exécution des ordres concernant

(41) *Mémoires de Saint-Simon*, t. VIII, p. 31.

(42) *Bégon à M. Chevreau*, 5 sept. 1698, p. 21.

(43) *Bégon au P. Laurent*, des Capucins de Touraine, 5 sept. 1698, p. 20.

(44) *Mémoires de Saint-Simon*, t. I, p. 22.

(45) *Ibid.*, t. I, p. 23.

le service du bâtard, considéré comme personne royale ⁽⁴⁶⁾.

Cependant, les ordres de Colbert, qui se sont succédé de 1679 à 1680, concernant l'aménagement des voies de communication et l'amélioration des établissements thermaux, s'ils ne sont pas encore tous exécutés, ont considérablement amélioré la situation ⁽⁴⁷⁾. Le temps n'est plus où il fallait faire réparer d'urgence des bains en l'honneur du duc ni apporter son bois pour chauffer les draps.

La santé du duc s'est affermie avec l'âge : il a 21 ans, et personne maintenant n'oserait, avec la rude familiarité de sa gouvernante, parler de son « mal au derrière ». La saison de 1681 est la dernière qu'il fera, et s'il fut question plus tard de retourner avec sa femme aux Pyrénées, ce ne sera, comme pour son royal père, qu'une simple intention.

Peu de temps après la visite du duc de Maine, Bagnères reçut un des grands ministres du roi : Louvois, qui s'était cassé la jambe droite le 3 août 1679.

Pour achever la guérison, les médecins lui conseillèrent d'aller à Barèges. Il y alla au mois de mai 1680 en compagnie du chevalier de Nogent. Il passa à Bagnères à l'aller et au retour, et il fut question de s'y arrêter afin de combiner les deux cures, ainsi que l'avait fait le duc de Maine en 1755.

« Je suis arrivé à Bagnères sur le Midi. J'ai trouvé M. le comte de Grammont à une demi-lieue de Bannières avec deux carrosses à six chevaux de sa livrée qui m'ont mené à sa maison au dit B..., où il prend les eaux. » « J'ai consulté trois médecins; ils veulent qu'après demeuré huit jours à Barèges, j'en vienne passer cinq à Bannières pour y prendre les bains, qui, à ce qu'ils prétendent, raffermiront ce que les eaux de Barèges pourraient avoir ramolli. Je me laisserai conduire par ce qui a servi le duc de Maine. » ⁽⁴⁸⁾.

(46) Délibérations du 16 juin et 17 octobre 1681, Archives de Bagnères.

(47) *Lettres de Colbert*, t. IV, p. 480.

(48) *Mémoires de Louvois*, t. III, p. 323.

Mais malheureusement, après une cure très suivie à Barèges, où il eut à se plaindre de l'état des bains, qui n'avaient guère changé depuis 1675, il demanda de nouveau l'avis des médecins. Mais, ce coup-ci, de ceux de Barèges. « Après quoi tout ce qu'il y a ici de médecins et de chirurgiens ont convenu que je resterai ici inutilement. Ils ne veulent pas que je me baigne à Bagnères. » (49).

La mésentente des deux stations et l'envie qu'elles avaient de retenir les clients de marque se manifeste une fois de plus. Cependant tous les avis sont partagés. « Je vois que par votre lettre du 29, tout le monde croit que je fais mal de ne pas m'arrêter à Bagnères; cependant, je suis de l'avis des médecins de B... et du sieur Bessieu, qui conviennent qu'un plus long séjour ici me serait entièrement inutile et que je ne pourrais recevoir que du mal des bains de B... » (50). Voilà qui est net. Le médecin de Bagnères était du même avis que celui de Barèges et ils avaient ensemble raison contre l'opinion publique et dans l'intérêt de leur client. Louvois repasse à Bagnères le 10 juin, mais n'y séjourne pas. On pourrait rapprocher cette velléité de cure à Bagnères de celle que l'illustre maître de Louvois eut pour Barèges en 1786. Louvois, fort satisfait des résultats des eaux, poussait Louis XIV dans la même voie. Une partie des médecins était opposée à cette manière de voir. Daquin, le premier médecin de Louis XIV, et ses confrères, eurent raison de Louvois. « Sa Majesté, après avoir fait une consultation de chirurgiens, a résolu à ne point faire le voyage de Barèges. »

(49) *Mémoires de Louvois*, t. III, p. 528.

(50) *Ibid.*, p. 529.

CHAPITRE II

LE GRAND MAÎTRE DES EAUX ET FORÊTS

Le grand maître des eaux et forêts de Froidour faisait partie de ces hommes supérieurs dont Colbert aimait à s'entourer. Personnage de moindre importance que le duc de Maine ou Louvois, il vint avant ceux-ci aux Pyrénées. Cependant son mémoire fut publié en 1685 et probablement sur des impressions corrigées par le temps, aussi le plaçons-nous après eux. Il vint à Bagnères, car le roi l'avait nommé en récompense de ses services grand maître au département du Languedoc, Guyenne, Béarn, Basse-Navarre, Saule et Labourd.

Les impressions qu'il retint de ses voyages font matière d'un mémoire du pays et comté de Bigorre qui fut composé entre 1673 et 1685. Sa tâche, qui était de composer et de décrire, il l'a remplie avec le style et l'ordonnance propres à cette époque d'ordre. Il a surtout parlé des eaux et de leurs usages, ainsi que du peuple qui s'y pressait. Mais il ne semble pas prendre les eaux au sérieux et peut-être n'en use-t-il qu'en amateur, car il commence sa cure par une intempérance qu'il conte fort gaillardement.

« Je fus reçu par le Sous-Prieur qui me fit très bonne chère en vin blanc et clairnet, et le petit goût que je trouvais au vin blanc m'en fit tant boire que j'en eus la goutte toute la nuit.

» Sanebeuf et Agède voulurent le lendemain m'empêcher d'en reboire, mais je l'avais trouvé si bon que, malgré eux, je voulus reprendre du poil de la bête. Je m'en fis gaillard et

me mis en la plus belle disposition du monde pour prendre les eaux de Bannières. » (1).

Ceci se passe en 1667, au moment où la fortune de la Bigorre se redresse des coups qu'elle a subis après la peste en 1654, les tremblements de terre en 1660. Ces tremblements de terre contribuèrent à la perte des inscriptions antiques dont il ne reste plus que les deux dont nous avons déjà parlé. « Plusieurs habitants m'ont dit qu'ils avaient vu quelques autres semblables inscriptions qui se sont perdues dans les ruines du tremblement de terre qui arriva en cette contrée en 1660. La première (dédiée à Auguste) se trouve à la fontaine de la porte de Campan. La seconde est établie sur une ancienne pierre de marbre blanc tout crasseux et devenu tout gris, qui est enchâssée dans le mur de la maison d'un petit mercier qui est proche de la porte du Foulon et qui contient ce qui suit : « *Nimphis pro salute sua Senor Seranus V. S. L. M.* » (2).

Quant au tremblement de terre qui fut fort important, Froidour nous en donne une description très complète.

« Ce tremblement a été su de toute la France. Il fut général presque par toutes les Pyrénées; mais comme sans contredit l'endroit le plus élevé de ces prodigieuses montagnes est celui qui est au-dessus de Bannières où se trouve le pic du Midi, ce fut aussi en cet endroit que le tremblement se fit remarquer davantage et où il fut le plus violent. »

Il y eut par la suite d'autres tremblements de terre dans cette région où ils sont fréquents, mais celui-ci fut le plus sérieux.

« Il commença le 21 juin, à 4 heures du matin, et chacun voyant sa maison trembler par les fréquentes secousses et violentes agitations de la terre, quelques bâtiments ayant d'abord été mis à bas, tout le monde pour se sauver sortit au

(1) Lettre à M. Héricourt datée de Bagnères le 23 septembre 1667, manuscrit n° 643, p. 434.

(2) Froidour, *Mémoires des pays et Etats de Bigorre*, chap. XIII, p. 68.

plus vite en chemise dans la crainte d'être écrasé sous les ruines. Ce tremblement dura trois semaines pendant lesquelles plus de vingt maisons furent entièrement ruinées de fond en comble, cent autres furent presque détruites et pas une seule ne fut exempte de ruine considérable.

» Mais ce qui alarma davantage ces misérables fut que toutes les eaux de leurs bains cessèrent de couler pendant quelque temps, les secousses des montagnes ayant apparemment fait tomber de la terre qui en embarrassait le cours et les canaux, et comme leurs principaux revenus consistent au louage de leurs maisons et en la vente qu'ils font de leurs denrées à ceux qui vont à leurs bains, ils se crurent perdus jusqu'à ce que, quelques jours après, ils les virent paraître, mais d'une manière bien surprenante, car elles n'avaient plus leurs qualités ordinaires. Il y en eut quelques-unes qui, de claires qu'elles étaient, furent toutes rouges comme du sang. On croyait que ce fût un miracle, mais cela provenait de ce que l'agitation des montagnes avait fait tomber de la terre rouge dans les canaux dont l'eau avait pris la teinture; mais peu à peu elle s'est retournée à son premier état. » (3).

Froidour remarque également que la majeure partie des visiteurs est formée d'éléments locaux.

« Le plus grand monde qu'il y ait d'ordinaire y vient du Béarn, et de toute sorte de condition, jusques aux plus basses, et en si grande affluence, que je crois qu'il n'y a personne en cette province qui ne croie y devoir un voyage chaque année. » (4).

Mieux qu'aucun autre visiteur, il remarque l'abondance et la variété des costumes locaux, « leurs habillements différents et extraordinaires est une chose assez plaisante à voir. Les gens les plus riches portent le chapeau, sont habillés comme tout le reste du royaume et sont différenciés par des

(3) Froidour, *Mémoires du pays et Etats de Bigorre*, chap. xiii, p. 70.

(4) Id., *ibid.*, p. 71.

capas du Béarn qui leur servent de manteau et qui sont beaucoup plus historiées que celles que vous voyez ordinairement ⁽⁵⁾.

» Les gens médiocres ont de semblables capes, portent une fraise au lieu de rabat, et une toque de laine fort large et fort pesante au lieu de chapeau, qu'ils appellent au pays bérét.

» Les gens de métiers et autres vocations basses portent certaines mantilles en forme de tunique, ce qui couvre les bras étant de même grandeur que le corps, et, outre cela, il y a un capuchon semblable à celui des Cordeliers qui y est attaché, et, devant et derrière, il y a une banderole en forme de scapulaire de moine.

» D'autres n'ont que leurs simples habits de couleurs grise, verte, bleue ou violette, les hauts de chausses à peu près semblables à celui des Suisses et les pourpoints ont le corps fort long avec de petites basques, le tout fort galonné, et portent la fraise et la toque ou bérét ⁽⁶⁾.

» Les hommes sont fort grossiers et rustiques, mais fort glorieux, et croient que personne ne les vaut. Ainsi disent-ils en commun proverbe :

*Béarnais est sur l'autre gent
comme l'or est dessus l'argent.*

Ils ont beaucoup d'agilité de corps quoique grands ivrognes ⁽⁷⁾.

» Les femmes ont la même agilité de corps, se plaisent fort à la danse, dont elles s'acquittent fort bien, et à ce sujet il faut dire que toutes sont non pas magnifiquement, mais proprement chaussées, ce qui est très rare dans toutes les contrées. »

Passant des habitants à la ville, il nous en donne une vue d'ensemble fort nette.

« Pour ce qui est des bâtiments et édifices, ils ne sont pas

(5) Froidour, *Mémoires des pays et Etats de Bigorre*, chap. XIII, p. 71.

(6) Id., *ibid.*, chap. XIII, p. 71.

(7) Id., *ibid.*, p. 72.

fort superbes ni fort spacieux, mais la ville est bien bâtie. Le marbre étant très commun, tous les étages bas sont de marbre et de pierre, avec du crépi d'une espèce de plâtre, et le haut communément est de bois mêlé de briques ou d'autres pierres du pays avec du crépi semblable à celui des étages du bas. Toutes les couvertures sont d'ardoises.

» D'ailleurs toute la ville est fort propre, les ruisseaux qui traversent les rues emportent toutes les boues et immondices. Elle est petite, mais bien remplie et a de très beaux faubourgs.»

Une seule route menait à Bagnères : celle de Toulouse, sur laquelle venait s'embrancher la route de Tarbes à Campan.

« Les promenades de Bagnères sont agréables, l'une est dans le faubourg en un grand pré fermé de murs en forme carrée où feu M. le Maréchal de Roquelaure a fait planter quelques allées de chênes et d'ormes.

» Les autres sont autour de la ville et dans la plaine, qui est toujours agréable à cause de ses ruisseaux et de la vue de quantité de beaux villages. Les plus belles sont celles de la vallée de Campan et des Capucins de Médous. Quand on peut monter à cheval, on se donne le plaisir d'aller aux Palomières voir la chasse aux bizets. » ⁽⁸⁾. (Le bizet est un oiseau de passage qui se trouve mêlé en petit nombre aux palombes, mais s'il se fait prendre avec elles, ce n'est pas pour lui qu'on tend les filets.) ⁽⁹⁾.

Quant aux eaux, M. de Froidour en dresse une nomenclature complète en même temps qu'il donne en général leurs vertus.

« Pour voir tous les usages qu'on peut faire de l'eau, il faut voir la Bigorre.

» Mais que ne dois-je pas dire de ses excellents bains d'eau chaude de Baretges et Luz, de Bannières et de Cauterets ?

» Il y a dans la vallée de Baretges proche de Luz d'autres eaux chaudes, mais il n'y a que les gens du pays qui s'en

(8) Froidour, *op. cit.*, chap. xiii, p. 66.

(9) Id., chap. xvii, p. 102.

servent parce que les étrangers n'y trouvent aucune commodité » (10).

» Il y en a encore d'autres à Cauterets, mais il n'y a pareillement que les gens du pays qui en usent tant parce qu'il n'y a aucunes commodités que parce que les eaux de Bagnères où l'on a toutes choses à souhait ont les mêmes qualités. » (11).

Cette affirmation est fort discutable. La commodité du lieu ne faisait pas des eaux de Bagnères la panacée universelle, mais elles étaient si nombreuses qu'« on peut dire avec vérité qu'il n'y a aucun lieu dans le monde où la nature se soit étudiée davantage à faire valoir la merveille de ses eaux (12).

» Il y a trois bains d'eau chaude dans la ville, dont l'un est appelé le Grand Bain, qui est le plus ancien de tous. A ce qu'en dit le médecin du lieu, excellent pour les paralysies et pour fortifier les parties affaiblies; le second est le Petit Bain, dont l'eau purgative est bonne pour la paralysie. »

Le troisième est le bain de Lafforgue, qui a les mêmes qualités et effets que le grand bain.

Il y a dans la basse cour de cette même maison (Lafforgue) une fontaine chaude qui arrête les mois des femmes réglées, guérit celles qui ont de fréquentes pertes et débouche la rate.

A l'extrémité de la ville, proche la porte du Foulon, il y a un autre bain appelé le Bain des Chevaux. Les hommes ne s'y baignent pas, mais ils boivent de son eau, qui est excellente, à ce qu'en dit le médecin, contre la pierre et contre la goutte.

Sortant de la ville par la porte du Foulon, on trouve à trois pas le Bain des Pauvres. Il ouvre et nettoie les plaies. Les personnes qui sont d'un tempérament fort froid s'y baignent.

Joignant ce bain, il y en a un autre appelé le Bain de Théas, dont l'eau sert contre les paralysies et les tumeurs

(10) Froidour, *op. cit.*, chap. xvi, p. 93.

(11) Id., *ibid.*, chap. xvi, p. 94.

(12) Id., *ibid.*, chap. xii, p. 58.

froides, réchauffe et rétablit les membres débiles et refroidis.

Plus haut, sur le coteau de la montagne est le Bain de la Reyne. Son eau est de même qualité que celle du Bain de Théas, on en boit fort, on s'y baigne de même.

Plus loin que celui-là est le Bain des Hommes. Son eau est de même qualité que celle des deux bains précédents, sauf que l'expérience a fait voir qu'elle ne valait rien pour les femmes.

A côté de ce bain, mais plus bas, est celui de Saint-Roch. Il sert à résoudre les humeurs, à ramollir et étendre les nerfs. Il sert aussi à régler les femmes. Au-dessous de celui-là, proche de l'Hôpital, est le Bain de la Goutte, ainsi appelé parce qu'il sert de remède à la goutte.

Plus loin, tournant autour des murs de la ville, il y a dans un petit jardin une fontaine appelée la Fontaine de Lannes propre à rafraîchir les reins et le foie. La Fontaine de Salut, qui est assez proche des Capucins de Médous, est de même qualité ⁽¹³⁾.

Froidour, qui s'était renseigné auprès d'un médecin qu'il ne nomme pas, ajoute :

« En parlant des qualités et des vertus de toutes ces eaux, je n'ai parlé que sur ce que m'en a dit le médecin de Bannières qui ne manque pas de dire tout ce qu'il peut pour faire valoir ses bains. Si j'ai manqué de quelque chose en cela, il ne faut pas m'en blâmer. Mais, outre tous ces bains, il y a encore je ne sais combien d'autres eaux chaudes qu'on laisse perdre et qui sont inutiles. » (P. 64.)

Et ces observations sur les eaux ne peuvent mieux se clore que sur cette phrase : « ces lieux dont il semble que la nature les ait disgraciés par la mauvaise situation où ils se trouvent que pour les favoriser d'ailleurs par le présent qu'elle leur a fait de ces eaux si salutaires et si utiles au public et que pour les rendre d'autant plus recommandables par tout le royaume et chez nos voisins » ⁽¹⁴⁾.

(13) Froidour, *op. cit.*, chap. xiii, p. 60 à 64.

(14) Id., *ibid.*, chap. iii, p. 22.

CHAPITRE III

L'INTENDANT

Un des visiteurs surtout se plut à observer et à décrire. C'est Michel Bégon, intendant de La Rochelle.

De Bagnères, où il vint en 1698, il décrit avec l'esprit de méthode propre aux administrateurs du grand Roi la cure qu'il suit, la société qu'il y rencontre. Le recueil de ses lettres datées de Bagnères fournit la matière d'un récit assez homogène et fort instructif ⁽¹⁾.

Magistrat de Louis XIV et apparenté à Colbert, il fut nommé en 1683 intendant des îles françaises en Amérique ⁽²⁾. Il gouverna successivement Saint-Domingue et La Martinique. En 1685, c'est à Marseille que nous le retrouvons intendant des galères. Il quitte son poste en 1694 pour aller intendant à La Rochelle. Ce n'était donc pas, malgré son nom roturier, personnage de mince importance. Il fait partie de cette élite de grands bourgeois souvent apparentés dont s'entouraient les ministres. Louis XIV, à plusieurs reprises, lui marque son estime, soit en le nommant conseiller d'honneur du Parlement de Provence (distinction qu'il est le premier à recevoir), soit en lui faisant présent de toutes les estampes du cabinet du roi, soit encore en le nommant au siège d'intendant de La Rochelle qui venait d'être créé.

L'intendant a 60 ans au moment où il vient aux eaux, dans des circonstances qu'il explique lui-même fort bien, au moins pour ce qui est des grandes lignes.

(1) Le manuscrit dont nous tirons les lettres se trouve à la bibliothèque de Poitiers, *Catalogue général des manuscrits*, 226-227, folio, 2.

Relation de mon voyage à Bannières, par Bégon, intendant de Rochefort, 1698.

(2) *Avertissement*, p. 14; *Bulletin Ramond*, année 1898, 1^{er} trimestre.

« La perte que j'ai faite de ma femme dans les derniers jours de l'année 1697 m'a fait passer en 1698 la plus triste année de ma vie. Les maux dont je croyais être délivré m'ont attaqué avec plus de violence qu'auparavant et j'ai souffert en même temps la colique, la sciatique et le rhumatisme. Tous les médecins me conseillaient d'aller aux eaux comme au seul remède dont je pouvais espérer quelque soulagement. Mais ils n'étaient pas d'accord sur les eaux. Les uns me conseillaient celles de Bourbon, qui m'avaient déjà guéri de la colique, et les autres, celles de Bannières. C'est moi qui me suis déterminé à celles-ci parce que, ayant déjà été à Digne et à Balaruc et à Bourbon sans être guéri de mon rhumatisme, j'ai cru qu'il fallait éprouver d'autres eaux, et je me suis imaginé que si elles avaient la vertu de guérir un rhumatisme aussi enraciné que le mien, elles guériraient aussi la colique et la sciatique qui viennent, selon toutes les apparences, d'un même principe. » (3).

La principale maladie de l'intendant semble être ce rhumatisme dont il parle avec prédilection. Il en rapporte la cause à un refroidissement pris dans des circonstances qui doivent être douces à son cœur de fidèle sujet.

« Les raisons qui m'ont obligé de venir ici sont qu'au mois de février 1682, étant intendant des galères à Marseille, je fis une fête pour faire connaître la joie que j'avais de l'heureux rétablissement de la santé du Roi pour laquelle tout le royaume fut alarmé. » (4).

En effet, le roi venait d'être opéré, en 1686, d'une fistule à l'anus par son premier chirurgien Félix (5). Il avait été question d'une cure par les eaux, mais ce fut la solution chirurgicale qui prévalut. Et le succès de cette opération fut la cause indirecte des malheurs de l'intendant.

« Il faisait ce jour-là grand froid, mais les illuminations,

(3) Avant-propos au manuscrit, in *Bulletin de la Société Ramond*, année 1895, p. 15.

(4) *A Monsieur Chevreau*, 8 sept. 1698, p. 22.

(5) *Mémoires de Saint-Simon*, t. II, p. 456.

le grand feu qui était dans les appartements de ma maison me firent souffrir du chaud et du froid, ce qui ne me fut pas sensible ce jour-là, mais le jour suivant, étant à la messe, je sentis une douleur très vive dans l'épaule et dans le bras droit, qui se raidit, que je ne le pouvais porter à mon chapeau qu'avec bien de la peine. » (6).

Cette crise déclarée, le malade consulte tous les médecins de Marseille, qui lui appliquent les traitements externes en usage à l'époque en pareil cas. Contre les douleurs de la podagre, contre toutes sortes de douleurs, tumeurs et inflammations, on se sert de liniments et de cataplasmes : soit de cataplasmes suivant la formule :

Mie de pain blanc;
Huile de camomille;
Jaunes d'œuf;
Saphran du Levant (7),

soit de compositions plus énergiques encore en usage dans certaines régions et composées de bouse de vache et de miel rosat. L'esprit-de-vin, le vin rouge chaud, servaient de véhicules à des topiques variés et ne lui furent pas plus épargnés.

Le topique qu'on lui appliquait répondait peut-être à cette formule :

Feuilles de nicotiane;
Feuilles d'origa;
Fleurs de sureau;
Fleurs de pyrèthre;
Huile de castoreum (8).

On ne le lui ménagea pas.

« On me frotta d'abord l'épaule et le bras avec l'esprit-de-vin, ensuite avec du gros vin rouge chaud, avec de la graisse d'ours, du baume et des huiles auxquelles on donnait de grandes vertus. »

(6) *A Monsieur Chevreau*, 8 sept. 1698, p. 22.

(7) *Formulaire d'Ettmüller*, *Les cataplasmes*, p. 418.

(8) *Formulaire d'Ettmüller*, *Vins médicamenteux*, p. 237.

Au cours de tous ces traitements, et pour en augmenter l'efficacité, le malade gardait une manche en peau de lièvre, procédé encore en vigueur en bien des endroits. Par acquit de conscience, on essaya des étuves et des bains de vapeur, mais sans plus de résultats. Aussi passe-t-on aux remèdes internes. L'année 1687, sur les conseils de la faculté, le malade ira deux saisons aux eaux de Digne, à Balaruc deux saisons l'année suivante, et à Bourbon en 1693.

Bourbon le guérit temporairement de la colique, mais la douleur du bras persiste, et la sciatique s'ajoute à ces symptômes ⁽⁹⁾. Voici donc dans quel état il vient chercher la santé à Bagnères. « Les eaux de Digne, de Balaruc, de Bourbon et tous les remèdes que j'ai faits par l'avis des plus célèbres médecins du royaume ne m'ont point soulagé. J'ai résolu d'éprouver la vertu des eaux de Bannières. » ⁽¹⁰⁾.

C'est de son propre mouvement et sans consulter la Faculté en cette circonstance qu'il part pour Bagnères. Il prend garde d'en avertir sa fille Mme de la Galissonnière en ces termes :

« Il ne m'est pas nécessaire que vous consultiez pour cela ni M. Fagon, ni les autres médecins de Paris. J'ai pris mon parti. » ⁽¹¹⁾.

Et le voilà qui part de Rochefort, le 20 août 1698, arrive à Bagnères le 29 août au soir, se purge, et, le 1^{er} septembre, commence à prendre les eaux. Le 22, sa cure est achevée ⁽¹²⁾.

La cure dure les trois semaines classiques. Comme l'intendant a de nombreuses relations dans le monde médical, il va informer ses correspondants de la manière dont il prend les eaux et quel en est le résultat.

En plus de M. Richard, son médecin ordinaire, MM. de Champourry, Galot, médecin de marine, et Dupuy, médecin du roi, il correspond également avec M. Chevreau, ancien

(9) *A Monsieur Chevreau*, 8 sept. 1698, p. 23.

(10) *A Madame de la Galissonnière*, 1^{er} août 1698, p. 17.

(11) *A Madame de la Galissonnière*, 1^{er} août 1698, p. 23.

(12) *Avant-propos* au manuscrit de Bégon, p. 15.

secrétaire des commandements du duc de Maine, et avec le botaniste Tournefort, toutes personnalités pour lesquelles Bagnères et ses environs sont familiers.

Sur les conseils du sieur Richard, l'intendant va prendre comme médecin local le sieur Abadie. Celui-ci lui conseille les sources Saint-Roch et la Serre.

Ces deux sources n'ont pas changé de nom à travers les siècles. On ne les prend plus au même endroit qu'avait accoutumé de le faire Bégon, car, à ce moment, Saint-Roch était placé près de la chapelle du même nom.

« Son eau est bitumineuse et nitreuse, peu sulfurée et plus que tiède. Elle sert à résoudre les humeurs, à ramollir et étendre les nerfs. On en boit fort, on s'y baigne de même. »⁽¹³⁾. Elle fut amenée vers 1818 aux Thermes, elle est toujours donnée sous la même rubrique.

« Les bains de la Serre sont chauds du 3^e degré », suivant la terminologie de l'époque pour les températures, c'est-à-dire très chauds, sulfureux, alumineux et nitreux, excellents pour les paralysies et pour fortifier les parties affaiblies. »⁽¹⁴⁾.

Voici le traitement formulé par Abadie :

Chaque jour : 20 verres d'eau de la Serre en 4 prises de 5 verres espacées chacune d'un quart d'heure, ceci pendant huit jours.

Le neuvième jour : purgation et repos.

Les trois jours suivants : chaque jour un bain à Saint-Roch une heure de temps et prendre dans le bain deux verres de l'eau du bain;

Deux jours de boisson;

Trois jours de bain;

Deux jours de boisson.

Purgation et repos qui permettent au malade de se préparer au Bain des Pauvres⁽¹⁵⁾.

(13) Froidour, *Mémoires des pays et Etats de Bigorre*, chap. x, p. 61.

(14) Id., *ibid.*, chap. x, p. 63.

(15) A Monsieur Richard, docteur en médecine, La Rochelle, 15 sept. 1698, p. 35.

« L'eau est chaude au 3^e degré, beaucoup alumineuse, bitumineuse et sulfureuse. Elle ouvre et nettoie les plaies. » ⁽¹⁶⁾.

Actuellement, cette source s'appelle Cazeaux, et les deux filets qui la composent ont 46 et 52 degrés. Elle alimente maintenant un vaporarium. Rien d'étonnant à ce que l'intendant la trouve d'une chaleur extraordinaire.

« Lorsque ce traitement sera fait, il faudra encore prendre les eaux deux jours et songer à aller nous voir. » ⁽¹⁷⁾.

A cette époque, toutes les sources que nous voyons aujourd'hui étaient connues, et le fait d'envoyer Bégon à Saint-Roch et à La Serre ne venait pas du hasard. L'empirisme qui régnait était basé sur des observations nombreuses et suivies. Ces eaux sulfatées calciques, hyperthermales, étaient employées comme de nos jours contre les rhumatismes douloureux, les névralgies des arthritiques. La diathèse arthritique que présentait l'intendant et qu'il avait lui-même implicitement déterminée ne pouvait être qu'heureusement influencée par la cure de désintoxication et de sédation que lui apportaient les eaux sulfatées, calciques, hyperthermales.

Il ne semble pas que M. Abadie ait eu en la personne de Bégon un client bien docile. Non point dans la façon de prendre les eaux, ce qu'il faisait assez strictement : « Je pris les eaux dans ma chambre contre l'usage établi de les boire à la source, ce que je n'ai fait que deux ou trois fois à la dernière prise seulement plustost pour voir la compagnie que par aucune nécessité, m'estant bien trouvé de les prendre chez moi suivant la pratique de Bourbon » ⁽¹⁸⁾, mais il commit de nombreuses dérogations au régime indiqué, notamment en ce qui concerne les fruits crus et le café alors tout récemment importé.

« A midi, je dînais de bon appétit et je ne faisais point scrupule de manger des fraises qui sont excellentes; une heure après le repas, je prenais du café. »

(16) Froidour, *op. cit.*, chap. x, p. 61.

(17) *A Monsieur Richard*, 15 sept. 1698, p. 36.

(18) *Avant-propos* au manuscrit de Bégon, p. 16.

Il accepte les invitations qu'il reçoit, et Dieu sait si un déjeuner de cérémonie était chose importante sous Louis XIV.

« Je sors, Monsieur mon Frère, d'un repas magnifique que M. de Montespan m'a donné. » (19).

Et, bien entendu, il n'entend pas être en reste avec d'aussi obligeants baigneurs.

« Pour moi, je ne me suis point mis sur le pied de tenir table, mais j'ai matin et soir un petit ordinaire très propre et de bon goût, et j'ai toujours avec moi quelques buveurs d'eau qui ont été contents de ce que je leur ai fait servir. » (20).

Il avait été surpris par la beauté des fruits du pays, notamment des fraises, et en faisait grand usage; c'est à son médecin qu'il va précisément raconter comment il en use.

« Vous serez surpris de voir des fraises dont le fruit est gros comme des prunes et ne ressemble point au capron. Je vous dirai que j'en mange ici tous les jours sans aucun égard à l'avis des médecins qui disent que lorsqu'on prend des eaux on ne doit point manger de fruits crus.

» J'ai tâché de leur persuader qu'en cette saison les fraises ne sont pas du fruit, que c'est une curiosité qui ne peut faire aucun mauvais usage, et je fis hier quelque chose de plus, car les religieux de l'Abbaye Saint-Jean m'ayant envoyé un grand panier d'excellentes pesches, je ne puis m'empêcher d'en manger une qui ne m'ayant point fait de mal, j'en ai mangé deux aujourd'hui, et s'il en reste encore demain, je ne sais si je n'en mangerai pas trois. » (21).

On voit que ces dérèglements étaient à tout prendre peu sévères, et comme, dès le début de sa cure, un grand mieux s'était produit, il en faisait à son aise.

« Je crains fort que vous ne me blamiez du peu de soumission que j'ai pour les règles établies dans la médecine, mais je crois que l'expérience doit être préférée à ces sortes de décisions.

(19) *A mon frère le grand maître*, 22 sept. 1698, p. 49.

(20) *Ibid.*

(21) *A Monsieur de Champourry, médecin de marine*, 17 sept. 1698, p. 37.

» Au reste, mon médecin me loue de la régularité avec laquelle j'exécute ses ordres et l'heureux succès des remèdes que je prends excuse les petites libertés que je me suis données. » (22).

Et puis, ce que ne dit pas Bégon, mais ce qu'il pense peut-être, est que M. Abadie n'est pas, de tous les médecins qu'il a consultés, le plus renommé. Les plus célèbres médecins du royaume l'ont visité. Fagon, le premier médecin du roi, est également le sien, et il suit toujours ses conseils :

« Je me suis toujours tenu à la purgation qui m'a été autrefois enseignée par M. Barberac et fort approuvée par M. Fagon, qui m'a toujours fait l'honneur de prendre part à la conservation de ma santé. » (23).

Il ne suit cependant pas tous les conseils de Fagon, et c'est bien de son propre mouvement qu'il vient à Bagnères.

Quoi qu'il en soit, sous la direction du sieur Abadie, l'effet salulaire des eaux se fait sentir, et l'intendant, repris par sa grande activité, mène la vie due à son rang et s'intéresse à toutes les particularités du pays et aux avantages qu'on pourrait en retirer.

Il était en relations à Paris avec M. de Tournefort, le célèbre botaniste, qui lui aussi avait séjourné à Bagnères et à Asté, en 1685, et que Fagon, qui cherchait toujours à embellir le Jardin royal des Plantes, avait fait charger par Louvois d'une mission aux Pyrénées en vue d'y récolter des oignons et des plantes destinées aux cultures du jardin du roi.

Bégon voudrait bien, lui aussi, se procurer quelques plantes rares et inconnues par l'intermédiaire de l'ancien domestique de Tournefort.

Il écrit à M. Galot qui s'occupait de botanique à La Rochelle :

« Je vous porte des plantes pour enrichir les jardins dont vous avez bien voulu prendre soin. J'ai envoyé exprès dans

(22) *A Monsieur Galot, médecin de la marine et du roy*, 16 sept. 1698, p. 37.

(23) *A Madame de la Galissonnière*, 1^{er} août 1698, p. 17.

les montagnes un homme dont on se sert pour le Jardin de médecine du faubourg Saint-Victor. » (24).

Il en parle aussi à Tournefort.

« On fait ici, Monsieur, la justice qui est due à votre mérite et vous y avez laissé une réputation qui fait plaisir à vos amis. J'ai cherché à faire connaissance avec ceux qui cherchent dans les montagnes des plantes curieuses pour le Jardin royal. » (25).

Pour Fagon, il est encore plus élogieux.

« Je voudrais bien qu'entre les plantes que j'emporte, il y en eût quelqu'une qui lui fut inconnue afin d'avoir le plaisir de la lui envoyer, mais je ne crois pas qu'il y en ait aucune dans le Royaume qui lui ait échappé et particulièrement ici, où il a fait un séjour considérable qu'il a employé très utilement tant pour sa propre instruction que pour le bien général de l'Etat. » (26).

Un médicament nouveau était en train de supplanter le sel de Seignette dans la faveur du public. C'était l'extrait de *Cochlearia*, plante qui servait à différents usages :

« Le Cocléaria est ici en grande réputation. Les apothicaires le font distiller à l'alambic et en tirent un certain esprit auquel ils donnent la vertu de guérir l'hydropisie et toutes les maladies scorbutiques. On dit que c'est M. Fagon qui a trouvé cette plante et qui en a enseigné l'usage et les vertus dans le temps qu'il était ici avec le Duc de Maine. » (27).

Si c'est véritablement Fagon qui a contribué à répandre les bienfaits de la nouvelle panacée, il était bien osé de sa part d'envoyer le sieur Seignette analyser les eaux de Bannières.

« Le sieur Seignette, le jeune médecin de La Rochelle, était ici l'année passée sous les auspices de M. le premier médecin pour examiner la nature des eaux. » (28).

(24) *A Monsieur Galot, médecin de marine et du roi*, 16 sept. 1698, p. 36.

(25) *A Monsieur de Tournefort*, 13 sept. 1698, p. 36.

(26) *A Monsieur Galot, médecin de marine*, 16 sept. 1698, p. 37.

(27) *A Monsieur Dupuy, médecin du roy*, 21 sept. 1698, p. 43.

(28) *A Monsieur de Tournefort*, 15 sept. 1698, p. 34.

Le sieur Seignette en question était le plus jeune des deux frères qui fabriquaient à La Rochelle leur sel polychreste qui est encore connu sous leur nom et qui trouvait précisément dans le Cochlearia un rude concurrent.

« Il y a ici des apothicaires qui tirent de l'eau et du sel du Cocléaria qu'ils envoient dans toutes les parties du monde et leur donnent pour le moins autant de vertu que les Seignette à leur sel polychreste dont la réputation a considérablement diminué ici par les mauvais effets qu'il a produits pendant cette dernière saison. » (29).

On ne sait pas si les frères Seignette furent reconnaissants à Fagon de les associer à ses recherches ou dépités de lui voir concurrencer leur sel polychreste, mais, malgré leurs analyses, le secret des eaux ne fut pas découvert.

« On ne croit pas que le sieur Seignette ait découvert ce secret de la nature, mais, quoi qu'il en soit, son projet est admirable et digne de M. Fagon, qui est seul capable de faire réussir un dessein aussi utile au public que celui-là. » (30).

Seignette n'est pas plus heureux dans ses recherches que Samuel Cottureau du Clos. Fagon, qui s'essaya lui-même à l'analyse des eaux en 1677, n'eut pas plus de succès que les chercheurs locaux La Guthère ou Moulaux. Bégon, qui cherche à éclairer sa religion, s'est enquis de l'ouvrage de Moulaux, et il adresse à un de ses amis, M. Oudinet, cet ouvrage.

« Les vertus des eaux minérales de Bannières et de Barèges, leur degré de chaleur, leur composition et leur véritable usage » durent satisfaire particulièrement Bégon, car il ne mentionne pas ceux des précédents chimistes. Il est vrai que c'était le dernier en date édité en 1685 alors que celui de La Guthère est de 1669 et celui de Du Clos de 1670-1671.

« C'est avec bien de la justice qu'on fait porter à cette ville le nom de ses bains ou de ses eaux parce que c'est tout ce qui fait son mérite. » (31).

(29) *A Monsieur Galot, médecin de marine*, 16 sept. 1698, p. 36-37.

(30) *A Monsieur de Tournefort*, 15 sept. 1698, p. 35.

(31) *A Monsieur Oudinet*, 21 sept. 1698, p. 46.

Tous les jours, on découvre de nouvelles sources. A vrai dire, ces sources devaient être des filets issus des sources principales.

« On découvre tous les jours des nouvelles sources, chacune desquelles a des vertus particulières, dont les effets sont merveilleux. » (32).

Mais ce qui dut mettre le comble à la joie des Bagnérais, fut de découvrir une source par laquelle ils espéraient supplanter définitivement Barèges, la ville d'eau sœur et ennemie.

« On vient de découvrir une nouvelle source au-dessous du bois de la Reine et proche de l'Hospice des Capucins, à laquelle on attribue les mêmes vertus qu'aux eaux de Barèges. On travaille à la mettre en état pour qu'on puisse s'en servir utilement. Ce serait un soulagement inconcevable pour les malades si on pouvait leur épargner la peine d'aller à Barèges, dont le chemin est rude et le séjour très incommode. » (33).

C'est certain, Barèges n'était ni beau ni pratique; pas de société, pas de médecin, quelques cabanes le long d'un torrent et des thermes délabrés. Mais, de plus, les médecins de Barèges, qui prisait surtout la valeur de leurs eaux, auraient été bien aises de garder plus longtemps des hôtes illustres qui fréquentaient Barèges : le duc de Maine, Louvois, la Rochefoucauld (34).

Les médecins qui séjournaient à Barèges venaient de Bagnères, comme Moulaux, ou encore de Campan, comme Dadorette. Fagon lui-même, en 1677, s'était prêté à leurs désirs en insistant auprès de Daquin, alors premier médecin du roi, qu'il devait remplacer par la suite, pour qu'il nomme médecin à Barèges M. Etienne Dumont, de Bagnères, et le sieur Dadorette, chirurgien de Campan, comme chirurgien, ce dernier sous les ordres de Dumont.

(32) *A Monsieur de Tournefort*, 18 sept. 1698, p. 35.

(33) *A Monsieur Dupuy*, 21 sept. 1698, p. 45.

(34) Froidour, *Mémoire du pays et des Etats de Bigorre*, chap. xvi, p. 91.

Il s'était cependant formé à Barèges un embryon de corps médical, car, lorsqu'en 1681, Louvois alla y soigner sa jambe fracturée, il parle des « Docteurs de Barèges ». Des concurrents avaient dû s'installer, et cela ne devait pas améliorer les rapports entre les deux stations.

Quelle aubaine c'eût été alors que de voir jointe aux eaux de Bagnères une source ayant les qualités de celles de Barèges! La suite des événements a déçu ces espérances.

Cependant qu'il s'intéresse à la botanique, à la chimie, à la géologie, aux devoirs de sa charge, l'intendant poursuit sa cure et mène de front une vie fort mondaine.

Dès le début, un mieux marqué s'est fait sentir qui va s'accroître par la suite. Et il se hâte de le faire savoir non seulement à un médecin, M. de Champourry, mais encore à diverses relations.

« Pour moi, jusqu'à présent, je n'ai eu lieu que de me louer des eaux et des bains que j'ai pris, et j'ai lieu d'espérer que si je ne guéris pas parfaitement, je serai au moins très soulagé des incommodités qui m'ont fait résoudre à entreprendre ce voyage. » ⁽³⁵⁾.

« L'heureux succès des remèdes que je prends excuse les libertés que je me suis données. » ⁽³⁶⁾.

« On dit que leur santé est assez bonne pour n'avoir pas besoin des eaux. La mienne, à laquelle vous avez la bonté de prendre part, est beaucoup meilleure qu'elle n'était lorsque je suis arrivé ici, et quoi qu'il puisse arriver dans la suite, je ne crois pas avoir lieu de me repentir d'avoir donné la préférence à Bannières, où j'ai trouvé, avec la santé, tous les agréments possibles. » ⁽³⁷⁾.

La dernière lettre est datée du 23 septembre. L'intendant a dû partir peu après pour aller se soumettre à l'examen de son docteur M. Richard. Tout au plus, vers le huitième

(35) *A Monsieur de Tournefort*, 13 sept. 1696, p. 35.

(36) *A Monsieur de Champourry*, 17 sept. 1698, p. 38.

(37) *A Monsieur de Menan*, 21 sept. 1698, p. 47.

jour, signale-t-il une défaillance dans le progrès de l'amélioration.

« J'ai pris ensuite pendant trois jours les bains de Saint-Roch. Les deux derniers m'ont fait suer fort abondamment et m'ont extrêmement affaibli. Le troisième n'a pas eu grand succès. »

Cependant, il ajoute :

« Après le bain, j'ai pris les eaux pendant trois jours, qui ont fait tout ce qu'elles devaient faire. »

L'intendant dut partir à la fin du mois de septembre pour retourner à ses affaires.

« Il y a près de seize jours que je suis ici, j'ai pris les eaux dont le goût est meilleur que celui des eaux de Bourbon. Je prendrai les bains dans deux jours et les bains des Pauvres, dont la chaleur est extraordinaire, et je partirai dans dix-huit jours. » (38).

En réalité, il était à Bagnères depuis le 29, et comme cette lettre est datée du 9, son départ fut fixé vers le 24-25 septembre. Les résultats immédiats de sa cure furent donc très satisfaisants. Si par la suite il avait eu en quoi que ce soit l'occasion de se plaindre de son séjour, ou si ses anciennes misères l'avaient de nouveau accablé, il ne se serait pas donné la peine de rassembler lui-même les lettres qu'il avait écrites en villégiature. Il n'aurait pas non plus ajouté à la dernière ligne « que toutes les lettres de la présente relation sont écrites de Bannières » s'il n'avait gardé le meilleur souvenir à tous points de vue d'une ville où, selon son expression : « il avait trouvé avec la santé tous les agréments possibles ».

L'intendant est habitué à vivre sur un grand pied. Nous avons vu comment il avait donné une grande fête à Marseille en l'honneur de la guérison du roi. Il conserve dans ses déplacements le même train et tient dignement son rang. Sur sa route vers Bagnères, il a été fort bien accueilli par-

(38) *A Monsieur l'abbé de Sales*, 9 sept. 1698, p. 24.

tout où il s'est arrêté. Que ce soit à Sablonceau, à Saint-Léger, à Blaye, Bordeaux, Aire ou Tarbes, précédé de son économe Ricord, il est partout « reçu de la manière du monde la plus honnête et la plus polie ».

Le voici arrivé à Bagnères. Son maître Jacques l'a devancé et a fait préparer un logement pour la saison, car Bégon tient à garder à Bagnères le confort dont il est partout entouré et qui ne nuira en rien à l'heureux effet des eaux.

« M. Ricord m'attendait ici et m'avait fait préparer une maison très commode dont je suis très content : il a pris de si justes mesures que je ne manquerai de rien. »⁽³⁹⁾.

Il ne situe malheureusement pas cette maison de façon précise. Probablement logeait-il, comme cela se faisait souvent, chez quelque riche particulier. Le duc de Maine et sa suite avaient logé à chacun de leurs séjours chez l'habitant. De passage à Bordeaux, Bégon loge chez le marquis de Sourdies et prend pension chez M. de Besson. Le marquis de Sourdies lui-même, quand il vient à Bagnères, loge chez le juge M. de Berné. Quand il n'occupe pas habituellement son appartement, il le cède à quelqu'un de ses amis.

« Il (le juge) a la plus belle et la plus propre maison de la ville dans laquelle M. le marquis de Sourdies, qui commande dans la province, a coutume de loger. Il l'avait cédée pour cette saison à M. de la Houssaye, intendant de Montauban. »⁽⁴⁰⁾.

Probablement, Bégon, lui aussi, devait avoir reçu une hospitalité officielle, et les auberges lui furent épargnées.

Fort satisfait de ces heureuses dispositions matérielles, il parle avec abondance et en des termes flatteurs de la ville.

« Bannières est une petite ville très ancienne située dans la Bigorre, aux pieds des Pyrénées, dans le diocèse de Tarbes, dont elle n'est éloignée que de quelques lieues et autant du château de Lourdes. »⁽⁴¹⁾.

(39) *A Madame d'Arcussia*, 3 sept. 1698, p. 17.

(40) *A Monsieur de Gacé*, 19 sept. 1698; p. 39.

(41) *A Monsieur de Villermont*, 18 sept. 1698, p. 38.

Bien qu'il soit étranger à la Province, il essaye de situer Bagnères par rapport aux pays environnants.

« Il n'y a d'ici à Barèges qu'environ cinq lieues, dont 3 se font dans une très belle vallée qu'on appelle Campan. A une lieue de Barèges, il y a une petite ville qu'on nomme Luz, qui se trouve sur la frontière d'Espagne. Tous les cols des montagnes par lesquels on entre en Espagne s'appellent des Ports. » (42).

Sur un point, l'intendant nous semble en défaut : « Luz à la frontière d'Espagne », peut-être voulait-il signaler par là que c'est la dernière ville avant la frontière ? A ce moment, la route Lourdes-Barèges n'existait pas, et Luz dépendait de Barèges bien plus que Barèges de Luz.

Mais la ville de Bagnères elle-même l'intéresse plus encore que les environs. Son origine ne lui échappe pas si sa passion pour la numismatique ne trouve que de faibles raisons de satisfaction. Il aime à expliquer à ses amis l'étroit rapport entre la ville et ses thermes.

« Bannières tire son nom, Monsieur, des eaux qui y sont, qui ont de toute antiquité la réputation de guérir toutes sortes de maladies, particulièrement les paralysies, rhumatismes, engourdissement des membres, coliques et plusieurs autres. Je crois qu'autrefois ce lieu s'appelait Aix, Aigues ou Acqs, qui sont des noms synonymes qui signifient : eaux.

» Je trouve d'ailleurs que dans l'itinéraire d'Antonin, ce lieu s'appelle *Aquae Terbelliae*, pour le distinguer des autres lieux qui portent le nom d'eau. » (43).

Ici aussi la bonne foi de Bégon a été surprise. *Aquae Terbelliae* ne s'applique point à Bagnères, mais à Dax. Cette erreur ne nuit en rien à ses appréciations chaleureuses. Bannières est l'expression plus usuelle et plus récente des qualités dominantes du lieu alors que Acqs, que l'on retrouve dans Dax, en est la forme romaine.

(42) *A Monsieur de Villermont*, 18 sept. 1698, p. 38.

(43) *A Monsieur Oudinet*, 21 sept. 1698, p. 45.

« C'est ici la plus jolie ville des Pyrénées, très proprement bâtie, les maisons très propres dans lesquelles on trouve toutes les commodités possibles.

» Ses rues sont belles et assez droites. Il n'y en a proprement que quatre, parce qu'on ne compte point les rues de traverse.

» Il y a quatre faubourgs assez bien peuplés, un pont sur l'Adour, bâti de marbre, des fontaines et des abreuvoirs dans toutes les rues, dont les eaux sont non seulement médicinales, mais il y en a qui sont très fraîches, très saines et très agréables à boire. » (44).

L'intendant, qui doit à son métier de connaître l'urbanisme, est fort satisfait de l'état de Bagnères. Quant aux agréments qui accompagnent la cure, il s'en montre également heureux.

« La ville est très jolie, les rues assez droites, arrosées des plus belles eaux qu'on puisse voir. Il y a des promenades très agréables pour les buveurs d'eaux qui ont besoin de prendre l'air; enfin, c'est ici un lieu dans lequel il y est aisé de trouver toutes sortes d'agréments pendant le séjour de trois ou quatre semaines qu'on a coutume d'y faire. » (45).

Une ombre cependant à ce tableau. Comme l'avait déjà remarqué Mme de Maintenon, le service hospitalier laissait à désirer. Malgré les fondations charitables de cette noble dame, qui datent de 1677, l'état de l'hôpital ne s'est pas amélioré.

« L'Hospital de Saint-Roch est très mal servi et très mal fondé. Il serait à désirer qu'on pust établir icy un hospital administré par les sœurs grises de la charité dans lequel on pust recevoir tous les pauvres malades qui abondent icy de toutes parts pour tâcher de trouver quelque soulagement à leurs maux, ce qui arriverait infailliblement s'ils étaient

(44) *Au Père de Verthamont, des Jésuites de La Rochelle*, 22 sept. 1698, p. 48.

(45) *A Monsieur le comte de Gacé*, 19 sept. 1698, p. 40.

bien traités, mais de la manière que cela va, ils y trouvent rarement ce qu'ils sont venus y chercher. » (46).

Le travail qu'avait fait Mme de Maintenon pour assurer le bon fonctionnement de ces institutions s'était effacé. Il eût fallu qu'elle y restât d'une façon plus continue et que son activité créatrice fût à même de contrôler les résultats. Aux demandes qu'elle fit par la suite de l'état de sa charité, répondent les observations de Bégon et dans un sens défavorable.

Des institutions particulières sont cependant florissantes.

« Les pères capucins ont bâti depuis cinq ans un hospice dans lequel il y a une très jolie chapelle. Ils y ont un bain et des eaux chaudes et froides très salutaires, et cet établissement devrait servir d'exemple.

» Les religieuses de Luz ont obtenu du Roi une permission pour transférer ici leur domicile. Elles pourront prendre en pension chez elles les religieuses qui viennent prendre les eaux. » (47).

Les Pères Capucins de Médous sont eux aussi fort bien installés, et l'hospice thermal qui dépend d'eux n'est pas indigne de la maison mère.

« La principale institution s'appelle Médous, et l'autre n'est qu'un hospice pour les religieux des Provinces de Guienne et du Languedoc qui ont besoin d'avoir recours aux eaux pour se délivrer des infirmités auxquelles ceux qui portent leur habit sont sujets. » (48).

En résumé, si les ordres sont fort bien installés, tous leurs soins ont pour objet leur propre satisfaction, et ils se désintéressent de l'Hôpital Saint-Roch réservé aux malades laïcs de passage.

Le pittoresque des gens du pays n'échappe pas à Bégon, de quelque condition qu'ils soient, et c'est pour lui une nouveauté qu'il s'empresse de signaler.

(46) *Au Père Mathieu, jésuite*, 20 sept. 1698, p. 40.

(47) *Au Père Mathieu*, 20 sept. 1698, p. 41.

(48) *Au Père Henry de Bourges*, 4 sept. 1698, p. 18.

« Il est très plaisant de voir, Monsieur, les différentes manières d'habits des gens qui viennent ici dont les uns sont vêtus à la française, les autres à l'espagnolle. Mais dans les Pyrénées, chaque canton a sa mode particulière : les uns sont vêtus de brun, d'autres de gris, d'autres de bleu, de violet ou de rouge; ils ont des capets et des capots de Béarn, et, au lieu de chapeaux, des espèces de barettes de laine tricolore. Icy, les femmes de toutes conditions portent des capets sur leur teste, qu'elles appellent des sacs, qui sont de toutes couleurs; mais celles qui sont au-dessus du commun peuple les portent blanches et d'une étamine très fine.

» Les pauvres gens sont très malpropres et mal vêtus, et encore plus mal meublés dans leurs maisons, qui sont très sales et mal bâties. Ils sont très féconds et il n'y a guère de pays dans le Royaume qui soit plus peuplé que celui-ci et dont les habitants soient plus dispos et vigoureux.

» Ils ont de l'esprit plus que les autres paysans. » ⁽⁴⁹⁾.

Cette impression, en général favorable, n'est pas sans nuages. En effet, tout comme Froidour, l'intendant trouve des populations peu policées et dangereuses.

« Il me paraît qu'il a conduit cette affaire avec toute la sagesse et l'intelligence possible, ayant à ménager des peuples féroces et difficiles soutenus par tous les grands du pays. » ⁽⁵⁰⁾.

Mais pour les habitants de Bagnères même et la compagnie qu'il trouve aux eaux, il n'a que compliments.

« Nous avons icy, Monsieur, très bonne compagnie. J'y ai trouvé plusieurs personnes de ma connaissance et j'ai été prévenu de toutes sortes d'honnesteté par ceux qui ne me connaissaient pas. » ⁽⁵¹⁾.

Il se plaît à revenir sur la qualité des baigneurs :

« Nous avons icy très bonne compagnie : des Evesques, des

(49) *A Monsieur Massiot, commissaire de marine*, 21 sept. 1698, p. 41.

(50) *A Monsieur de Maurepas, ministre de la Marine*, 12 sept. 1698, p. 28.

(51) *A Monsieur de Gacé*, 19 sept. 1698, p. 39.

Présidents et des Conseillers de plusieurs parlements, des dames de qualité, des officiers blessés et des joueurs qui n'ont pas grand besoin des eaux. » (32).

Bégon attendait impatiemment M^{me} et M. de la Houssaye, intendant de Montauban, accompagnés de l'évêque. Il fut déçu d'apprendre que leur voyage était différé et qu'ils ne pourraient augmenter le groupe de ses relations. Tout comme les estivants oisifs de nos jours, il signale les mouvements d'arrivées et de départs des visiteurs.

« M. de Condom vient d'arriver, il m'a parlé de vous avec bien de l'amitié et de l'estime. » (33).

« J'attends ici M. de la Houssaye. » (34).

« M. Ferry a passé ici. J'ai eu une conférence très utile avec lui sur les grands chemins de Saintonge par lesquels il faut nécessairement passer pour aller de Bordeaux à Paris, ce qui est la grande route d'Espagne. Gaultier vient de niveller le pic du Midi de Bigorre » (35).

« Nous avons ici M. du Repaire, gouverneur du Château Trompette. » (36).

« Nous attendons ce soir M. de Montespan, qui signe et se fait appeler le duc d'Epemnon. » (37).

Le Montespan, qui conviait Bégon à de superbes festins, était le propre mari de la belle Athénaïs de Mortemart, qui avait longtemps régné non sans partage sur le cœur du Roi Soleil. M. de Montespan, malgré la gracieuse allégorie d'amphitryon, prenait quelque ombrage de partager son épouse avec Jupiter. Réfugié par ordre sur ses terres de Bonnefont-sur-Baise, il étalait sans vergogne ce qui aurait dû être appelé son déshonneur. Bégon passe sous silence ces détails et le fait de partager la table du mari de la maîtresse du roi lui semble fort honorable.

(32) *A Monsieur de Menan*, 21 sept. 1698, p. 47.

(33) *A Monsieur de Sales*, 9 sept. 1698, p. 24.

(34) *A mon frère, le grand maître*, 10 sept. 1698, p. 25.

(35) *A Monsieur de Maurepas, ministre de la Marine*, 12 sept. 1698, p. 27.

(36) *A Monsieur Galot*, 16 sept. 1698, p. 37.

(37) *A Monsieur de Menan*, 24 sept. 1698, p. 38.

Comme le fils de sa femme et de son roi, Montespan fréquentait Bagnères, Il y a peut-être rencontré, et la destinée est piquante qui réunit auprès des mêmes sources, des gens qui avaient d'aussi bonnes raisons de ne point se souffrir.

« On ne peut être plus content que je le suis de M. et Mme du Repaire. Ils ont un logement magnifique dans le château Trompette et la plus belle vue du monde.

» J'ai tous les sujets du monde de me louer des uns et des autres, ayant reçu d'eux toutes sortes d'honnestetés. » ⁽⁵⁸⁾.

A ces visiteurs qui se groupaient à Bagnères suivant leurs affinités, les notabilités locales ne laissaient pas que de s'associer et de faire les honneurs de l'endroit.

« Le juge est un fort honneste homme qui a de l'esprit et de l'érudition — c'était alors M. de Berné — il est curieux en plantes et en fleurs, il a la plus belle et la plus propre maison de la ville. » ⁽⁵⁹⁾.

« Le maire de la ville est aussi un fort honneste homme qui a une belle maison et une fille très bien élevée qu'on nomme Mlle X... (dans le texte); elle a une sorte de mère nommée Mlle X..., qui font les honneurs de Bannières et reçoivent très agréablement la compagnie qui va les voir. On y joue tous les jours, et tous ceux qui aiment le jeu et la bonne compagnie y vont passer les après-dîners, plusieurs y soupent, et la Demoiselle leur fait très bonne chère; on y joue fort tard; on y jouit d'une liberté honneste. » ⁽⁶⁰⁾. Bégon devait être un homme sérieux ou discret. C'est la seule allusion, et fort légère, qu'il fasse à sa vie galante.

Nous avons vu déjà que l'intendant, sans tenir table ouverte, avait cependant son petit ordinaire pour répondre aux amabilités qu'on lui faisait.

« Je sors, Monsieur mon Frère, d'un repas magnifique que M. de Montespan m'a donné, dans lequel il a étalé un superbe

(58) *A mon frère, le grand maître*, 40 sept. 1698, p. 23.

(59) *A Monsieur de Gacé*, 19 sept. 1698, p. 49.

(60) *A Monsieur de Gacé*, 19 sept. 1698, p. 39.

buffet de vaisselle d'argent et de vermeil et n'a rien oublié de tout ce qui pouvait flatter le goût et charmer les conviez. »

Le gibier et la cuisine locale lui plaisent fort.

« Nous n'avons point manqué de Bourrègues, autrement Cordères, qui sont des brebis d'Espagne qui n'ont jamais porté, dont le goût est exquis. Nous avons mangé des isards excellents et des espèces de faisans des Pyrénées qu'on appelle des paons dont la chair est noire et très délicate.

» M. Duclos, l'abbé Pouden et M. du Repaire m'ont fourni du vin de Jurançon et toutes les sortes de gibiers dont on peut manger. » (61).

La chasse aux palombes lui est une nouveauté surprenante et qui lui semble à la fois cruelle et de peu d'intérêt.

« Je ne sais, Monsieur, si vous souffririez dans les plaisirs du Roy une chasse qui se fait icy et dans toutes les provinces voisines des Pyrénées dans la saison où nous entrons jusqu'au 20 du mois prochain. On plante des arbres sur le sommet des plus basses montagnes. On attache des filets à ces arbres, et lorsque les oiseaux passent, il y a des gens d'espace en espace qui se tiennent au-dessus des arbres, les plus hauts, pour jeter au milieu de la troupe des oiseaux de passage la figure d'un oiseau, lequel, tombant dans les filets, tous ces pauvres animaux le suivent et sont pris.

» Ce sont particulièrement les ramiers et les palombes qui donnent dans ces panneaux. C'est un grand ragout pour les gens du pays qui les mangent presque crus, mais pour nous et pour moy, nous ne viendrons pas exprès aux Pyrénées pour un pareil régal. » (62).

Nous avons déjà vu le cas que Bégon fait des fruits, pêches et fraises qu'on lui envoie et qu'il n'hésite pas à enfreindre son régime pour sacrifier à sa gourmandise. Cordères, isards et palombes durent être également appréciés. Il s'émerveille

(61) *A Monsieur le Grand Maître*, 28 sept. 1698, p. 49.

(62) *A Monsieur de Menan*, 14 sept. 1698, p. 33.

du mouvement et de l'apport de richesses que la ville d'eau donne à la Bigorre.

« C'est avec bien de la justice qu'on fait porter à cette ville le nom de ses eaux, parce que c'est ce qui fait tout son mérite et qui fournit à ses habitants leurs principales subsistances et les moyens de s'enrichir.

» Vous aurez sans doute de la peine à croire ce qu'on m'a certifié très véritable, que ceux qui viennent icy et à Barèges pour y prendre des eaux et des bains y apportent près de 100.000 écus par an, qui se consomment dans le pays en achat de denrées dont on a besoin; mais quand cette consommation n'irait pas si loin, estant très difficile de faire ce calcul exactement, il est certain que l'argent qui vient du dehors fait icy un bien inconcevable et que ceux qui s'en retournent n'en rapportent guère chez eux, à la réserve des joueurs de profession qui y viennent exprès pour jouer et des bateleurs qui vendent fort cher des drogues qui leur coûtent peu. » (63).

A propos de bateleurs, leur passage était sensationnel :

« Roger vient d'arriver icy en carosse. C'est le seul qu'on ait vu en France avec un pareil équipage. On lui prépare un grand théâtre dans la place publique dont la façon lui coûte 80 livres. Il n'y a point de paysans qui ne veuille avoir de son orviatan pour les bestiaux, il en fait un débit extraordinaire. Il doit le faire icy parce qu'il tire des montagnes presque toutes les simples qui entrent dans sa composition. » (64).

Bégon a l'air aussi sceptique sur les pouvoirs des bateleurs que sur les histoires de trésors cachés dans le sein des montagnes et auxquels il préfère avec raison l'afflux des visiteurs aux eaux.

« Les eaux minérales qui se trouvent en différents endroits et particulièrement à Bannières et à Barèges ont de si grandes

(63) *A Monsieur Oudinet*, 21 sept. 1698, p. 43-46.

(64) *A Monsieur Dupuy, médecin du roi*, 21 sept. 1698, p. 44.

vertus et font tant de miracles que l'on est obligé d'avouer que c'est le plus grand trésor des Pyrénées, non seulement par le secours qu'en tirent ceux qui en boivent, mais par la grande consommation des denrées du pays qui se fait par les étrangers qui y apportent deux fois l'année beaucoup d'argent comptant qui reste dans le pays, ce qui est un trésor plus certain que l'or qu'on croit estre caché dans les montagnes. » (65).

(65) *A Monsieur de Maurepas, ministre*, 23 sept. 1698, p. 32.

CONCLUSIONS

Au xvii^e siècle, nous voyons de nombreux personnages atteints de rhumatisme, de goutte, d'entérite chronique, de séquelles de paralysie et d'affections nerveuses venir chercher la santé aux eaux de Bagnères-de-Bigorre.

Le médecin consultant s'occupe consciencieusement des malades que lui envoient ses confrères traitants, il établit le régime, donne des conseils minutieux touchant la posologie des eaux. On voit parfois le médecin traitant accompagner son malade à la station durant la cure et s'entretenir directement avec le médecin résidant de Bagnères. Plus d'une indication actuelle se confond avec les usages d'autrefois. L'empirisme est souverain maître, mais les résultats paraissent encourageants. Bégon revient guéri de ses infirmités polymorphes. Les contractions nerveuses du duc de Maine cèdent à l'action des sources hyperthermales : le duc, ingambe, regagne Versailles. Froidour se trouve soulagé de la goutte. Si Louvois hésite à venir y soigner une fracture ancienne de jambe, le prince d'Elbeuf espère y rencontrer la guérison de son tremblement.

Tous ces personnages retournent satisfaits de leur cure.

Les sources étaient à l'époque distribuées en ville suivant leurs points d'émergence. Celles que les baigneurs du xvii^e siècle ont connues sous le nom de Grand Bain et Petit

Bain sont maintenant exploitées aux Néo-Thermes : le premier a gardé son nom, le second, sous le nom de Cazeaux, alimente un vaporarium, conjointement avec Théas. Les bains de Lafforgue sont devenus bains de Lasserre, et se trouvent au même endroit. Le Bain des Chevaux est devenu la Fontaine Salies, qui est exploitée à la buvette proche des Thermes. Le Dauphin, ci-devant Bain des Hommes, la Reine, Saint-Roch, le Foulon, ont été conduits aux Thermes. La célèbre Fontaine de Salut est restée dans le même cadre et a conservé son nom.

Nous voyons les chimistes du grand siècle s'efforcer, par leurs recherches, de pénétrer le « secret des eaux ». Jean Banc, Duclos, La Guthère, Fagon, Moulaux, Seignette, travaillent sans relâche. Toutefois leurs moyens d'investigation limités ne leur permettent que de maigres succès.

Les visiteurs mènent, suivant leurs goûts, une vie mondaine ou une vie d'étude. La population est très mêlée. Intendants, évêques, noblesse de robe et d'épée, coudoient l'aristocratie locale; le peuple donne le spectacle de la diversité. Les environs se prêtent aux excursions, à la chasse, aux ascensions. On joue gros jeu à Bagnères; les fêtes publiques ou intimes rapprochent les baigneurs et leur font passer le séjour en gaîté. Ceux que la science attire étudient la faune et la flore de la région. Prévost, Tournefort, Fagon, identifient et classent de nombreuses plantes. Gaultier, Ferry, explorent les montagnes voisines et consacrent la célébrité du pic du Midi-de-Bigorre.

Enfin, l'afflux des visiteurs, les doléances qu'ils expriment sur l'incommodité des chemins et la précarité des moyens d'hospitalisation, attirent l'attention et la sollicitude de Colbert et de Louvois sur le pays.

Des fondations hospitalières sont créées à Bagnères et à Barèges, car il faut bien dire que l'intérêt que l'on portait à Bagnères rejaillit sur tout le pays. On améliore les voies

de communication. Dès lors, Cauterets, Luz-Saint-Sauveur, Barèges, secoués de leur torpeur, deviennent des stations fort appréciées.

Quant au bien-être général, il n'est que de remarquer le nombre de demeures portant le sceau du grand siècle pour être convaincu de l'essor que donnent au pays et à ses Thermes les visiteurs de marque venus pour y faire cure.

Vu : *Le Doyen,*

PIERRE MAURIAC.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président,

M. CREYX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 10 juillet 1934.

Le Recteur de l'Académie,

A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

- AVEZAC (Mac Aya). — Essai historique sur le Bigorre. Bagnères, 1823.
- BANC (Jean). — Mémoire renouvelé des merveilles des eaux naturelles en faveur des nymphes françoises au traitement des eaux minérales de France. Paris, 1605.
- BALENCIE (Gaston). — Bagnères-de-Bigorre. Chabas, 1933.
- BÉGON. — Relation de mon voyage à Bannières de Bigorre. Manuscrit de la Bibliothèque de Poitiers, 226-227, folio 2.
- BOURDETTE (Jean). — *Annales des sept vallées du Labedà*. Argelès, 1898.
- CABANÈS et MOLINÉRY. — Monseigneur le duc de Maine et Madame de Maintenon aux bains de Barèges, 1875-1877-1881.
- CARDAILLAC (François de). — Madame de Maintenon et ses deux voyages dans les Pyrénées, 1675 et 1677. Tarbes, 1920.
- COLBERT. — Lettres, instructions, mémoires, publiés par ordre de l'Empereur. Paris, 1861-1868.
- COURBIN. — Les eaux calciques des Pyrénées et Bagnères-de-Bigorre. Bordeaux, 1932.
- COTTEREAU DU CLOS (Samuel). — Observation sur les eaux minérales de plusieurs provinces de France. Imprimerie Royale, 1675.
- DÉJEANNE. — Aperçu général sur les eaux de Bagnères-de-Bigorre. Bagnères, 1886.
- DEVILLE. — *Annales de la Bigorre*. Tarbes, 1818.
- DE NABIAS (Bernard). — Jean Prévost, botaniste pyrénéen. *Revue des Hautes-Pyrénées*, 1892.

- DE FROIDOUR (Louis). — Mémoires du pays et des Etats de Bigorre, 1670. Publié par Jean Bourdette, Paris, 1892.
- DE LAGARDE (Alban). — Traitement thermal ou clinique thérapeutique des eaux thermo-minérales de Bagnères-de-Bigorre. Paris, 1887.
- ETTMÜLLER. — Méthode de consulter et de prescrire les formules. Lyon, 1689.
- Pratique générale de médecine de tout le corps humain. Lyon, 1689.
- FABRI (Pétri-Joannis). — Hydrôgraphum spagyricum. Paris, 1679.
- GANDY. — Station thermale de Bagnères-de-Bigorre. Bagnères, 1890.
- LA GUTHÈRE. — Du bon usage des eaux de Bannières. Toulouse, 1669.
- LAFFORGUE (Abbé E.). — La peste en Bigorre. Tarbes, 1922.
- LE LONG (Jacques). — Bibliothèque historique de la France, contenant le catalogue de tous les ouvrages qui traitent de l'histoire de ce royaume. Paris, 1769.
- LEMONNIER (L.-C.). — Cinq années d'étude pratique sur les eaux minérales de Bagnères-de-Bigorre. Bordeaux, 1844.
- Bagnères-de-Bigorre sous le rapport médical et topographique. Paris, 1841.
- LOUVOIS. — Mémoires, par Rousset. Paris, 1879.
- MAINE (Duc de). — Œuvres d'un enfant de 7 ans; dédié à Mme de Montespan. Paris, 1678.
- MAINTENON (marquise de). — Lettres à la Princesse des Ursins. Paris, 1826.
- Lettres historiques et édifiantes. Paris, 1854.
- MOULAUX. — Mémoire sur les eaux de Bannières, dédié à Mgr le duc de Maine. Toulouse, 1685.
- MAURAN. — Sommaire description du pays et comté de Bigorre, 1614. Paris, 1887.
- SAINT-SIMON. — Mémoires sur le siècle de Louis XIV et la Régence. Paris, 1878 (Edition Cheruel).
- TOURNEFORT (Pitton de). — *Institutiones Rei Herbariæ*. Paris, 1683.

PRÉVOST (Jean). — Catalogue des plantes qui croissent en Béarn, Navarre et Bigorre et côtes de la mer de Biscaye. Paris, 1655.

SARABEYROUZE. — Observations sur la nature et les effets des eaux minérales de Bagnères-Adour. Bagnères, 1818.

VAUGUYON (DE LA). — Traité complet des opérations de chirurgie. Paris, 1796.

